Coup d’Essai, Coup de Maître

©RICHARD BOUSKILA

**I**

*Mauvais caractère*

Sir John Deuil est né dans la Capitale Londonienne il n’y a point si longtemps. De père et mère noble, il grandit toute son enfance dans son pays natal. Il venait de fêter ses dix ans quand il entra dans un lycée dont la réputation renommée laissait à désirer. Ainsi, le premier jour de la rentrée des classes se passa avec la matière des mathématiques. Il était groupé avec ses autres camarades qui cherchaient leurs noms sur les tables. Le nom de Sir John Deuil était gravé sur la table de la première rangée. Il s’assied, mains hanchées, en attendant l’arrivée du prof qui arriva avec un long retard. A son apparition, il fit les présentations et l’appel du jour. Tout le monde était bien présent. Passons au côté pratique ! eut-il dit. Un élève devait maintenant aller au tableau pour résoudre un problème algébrique. Il hochait de la tête, et marchait en pensant : *« ce n'est pas parce qu'un sentiment devient général qu'il devient vérité.****»*** L’élève insolant ne parvenait pas à résoudre ce problème insoluble. Pour l’aider, toute la classe leva le doigt sauf John qui ferma les yeux. Le prof était troublé par l’attitude étrange de ce dernier, et demanda à ce jeune pamphlet de se lever pour montrer de quoi il était capable. Il fut interrogé dès le premier jour et devait résoudre cet algèbre au tableau tandis que le précédent appelé regagne son pupitre. Sarcastiquement, son professeur, Sir Patrick Dupin, jette un regard étrange sur John qui devait subir les rires moqueurs des enfants de son âge. Il se laissa petit à petit prendre au jeu et arriva à vaincre sa frustration en parvenant timidement à résoudre le problème. À la sonnerie assourdissante, c’était déjà l’heure de se rendre à la récré, mais John préféra rester au sein de l’établissement. Il ne parlait jamais. Il restait neutre, et avide. Quand il ouvrait la bouche, c’était pour résoudre des problèmes et trouvait le reste sans intérêt. Il prit son cartable et s’en alla en fin de matinée sans ne rien dire à personne en prenant le bus pour rentrer chez lui.

Il arriva chez ses parents qui avaient des invités attablés à du vin 1960, Château Saint-Estèphe Vignoble. Il avait envi de crier, de gueuler, d’hurler. Il s’extirpa de ce lieu hypocrite et se rendit dans sa chambre en montant les marches de sa demeure. Il s’enferma alors dans son bunker en claquant la porte au nez et à la barbe de ses géniteurs qui faisaient face à l’incompréhension. En voyant son fils dans un état si étrange, sa mère, Mrs Alexandra Deuil, quitta ses hôtes prestigieux pour aller le voir dans sa chambre. La porte grinçait. Elle le trouva en train de faire ses devoirs. Elle était apeurée par l’attitude étrange de ce dernier qui avait bien changé depuis quelques temps. Quand il passait devant elle, il la jugea du regard. Quand il marchait dans les couloirs, c’était pour claquer les portes et disparaître de manière fugace.

Alexandra chercha à savoir ce qui se passait dans la tête de son fils et appela un médecin une fois les invités parti et après avoir ouvert la cave à vins pour ranger la bouteille. C’est alors qu’il arrêta crument sa maternel en venant vers elle pour la dissuader et voyant que celle-ci ne l’écoutait pas, il lui arracha le combinait du téléphone des mains. Hautain, il lui demanda de ne pas se mêler de ce qu’il faisait et que tout cela devait rester dans la plus grande confidentialité qui soit. Devant tant d’inquiétudes, sa mère ne pouvait rester sans rien faire et décida quand même d’en parler à son époux. Elle expliqua au père, sensé prendre l’éducation de son fils en main, que ce dernier avait un comportement anormal pour un enfant de cet âge. Il n’avait pas d’amies, il n’écoutait pas ce qu’on lui disait, il n’en faisait qu’à sa tête. Son père, Sir George Deuil, décida d’aller le faire consulter à un psychologue mais il rechignait. Il vivait bien chez ses parents, et n’avait pas le droit de se montrer aussi autoritaire à leur égard.

Avant la tombée de la nuit, le père emmena John chez le docteur Rosenberg avec qui il avait pris rendez-vous la veille en faisant croire à son fils qu’il voulait le faire connaître à un membre de sa famille aristocrate pour anesthésier la vérité et le pousser à le suivre sans discuter. Celle-ci avait la réputation de venir en aide à ces patients les plus déprimés atteint de maladie schizophrène, et psychotique. Elle était très heureuse de faire la connaissance de ce petit bambin qui avait un vocabulaire aussi riche que varié. Devant elle, il ne bougeait pas, il ne parlait pas, il était paralysé et attendait de partir pendant qu’elle essaya désespérément de lui arracher quelques syllabes, mais John tenait ses positions et ses principes, et il demeurait avars en propos. Néanmoins, le psychologue n’allait pas capituler. Elle demanda au père de quitter la pièce et voulait rester seul avec lui. Celui-ci lui reprocha le fait de lui avoir menti et de ne pas avoir été sincère avec lui. Une fois George dehors, la psy entama avec son jeune patient des sujets de conversations à l’eau de rose qui lui déplaisait fortement dans le genre guenille, « Avez-vous une petite copine ? » mais John qui avait un caractère indomptable lui répondit « d’aller se faire voir » en saisissant par la même occasion un ciseau de bureau qui se trouvait sur la table et le plante violemment sur la main droite du psychologue en ajoutant fixement œil pour œil et dent pour dent : « J’en ai marre de l’école et de mes parents ! » Le père de John entendit Madame Rosenberg crier, en train d’hurler. Il entra brutalement et aperçut son garnement toujours assis sur sa chaise comme si tout allait bien alors que le docteur pissait le sang. Devant faire face à l’incompréhension, son père le ramena à la maison en s’excusant. Celle-ci ne se remettrait pas de la blessure que lui avait fais John, et dans l’urgence, elle consulta son médecin traitant dans la nuit qui lui recommanda d’aller quand même faire vérifier cette blessure profonde à l’hôpital de Londres, par mesure de sécurité.

De retour au domicile familiale dans la nuit, Alexandra interpella son fils sur comment s’était passé ce rendez-vous, mais là encore, il lui claqua la porte au nez. George expliqua tout à son épouse qui voulait prendre conseil avec l’aide un vrai psychiatre. Dans sa chambre, John s’assied devant son ordinateur et mit son casque pendant que mère était en train de chercher un spécialiste en psychiatrie sans qu’il ne s’en rende compte. Toujours isolé dans sa chambre, il était en train d’entamer une nouvelle expérience scientifique grâce à son équipement ultra sophistiqué. Sa mère s’y aventura quand même, mais elle parlait derrière la porte clause. John lui ouvrit en la prenant de haut : « Je vais très bien, mère ! Laissez-moi tranquille cinq minutes ! » tenant avec rage l’amour d’une paix éternelle. *Comme le disait Max Heindel, c’est seulement lorsque la Connaissance est unie à l’Amour que leur amalgame produit la Sagesse.*

Le lendemain matin, nous étions le 03 Septembre et c’est tout juste si John a déjeuné qu’il se rendit dans son école en ne se doutant de rien mais ses camarades de classe tenaient à lui réserver une belle farce. Ce coup de crasse risquerait d’ailleurs de lui fortement déplaire. Les petites vacheries n’étaient pas pour plaire à John qui était intellectuel et qui était malheureux d’avoir une vie où même ses parents n’arrivaient pas à le comprendre. Il monta en classe pendant la sonnerie où l’attendaient deux garçons qui lui firent volontairement un croche-pied dans les escaliers. Il trébucha mais courageusement, il se releva rapidement. Il se dirigea vers eux et cela tourna à la grande rixe lorsqu’un surveillant qui traînait dans les couloirs surprit l’action et intervint en réprimandant John alors qu’il n’avait fait que subir la violence de deux morveux qui avaient la haine de trouver un enfant de dix ans marcher sur leur plate bande, « Petit intello, riaient-ils. » Comme si c’était un crime que d’être intelligent.

Pour l’incident, John pensait que, comme d’habitude, il était victime d’une injustice à peu près banale. Il avait l’impression de ne pas pouvoir être tranquille et de toujours devoir rendre des comptes à ses parents ou à ses profs sur ses moindres faits et gestes. À 14H00, après le déjeuner, c’était désormais l’heure de la reprise des cours pour une nouvelle entrée en matière sur l’histoire-géographie dont l’enseignante était une très jolie jeune femme du nom de Mrs Johanna Dufour qui se présenta et qui fit l’appel de la classe.

Inquiet du comportement de l’élève Sir John Deuil, le directeur de l’établissement privé contacta ses parents pour faire le point sur son bilan scolaire qui était pour peu dire, tout à fait remarquable. Il n’avait que des vingt partout et celui-ci expliqua à Alexandra & George qu’il ne pouvait plus rester à l’école car désormais, sa place était au collège. Le directeur décida de lui faire quitter l’école primaire subitement pour le propulser d’un bond magistral directement chez les grands alors qu’il ne s’y était même pas préparer, même pas attendu... *Le mystère est naturel aux intelligents, comme le disait Faust.*

Les parents savaient que c’était bien évidemment à cause de sa suprématie qu’il ne s’était jamais entendu avec les enfants de son âge mais en voyant un si jeune garçon débarquer au collège, John savait parfaitement qu’il allait avoir de gros problèmes, mais restait néanmoins confiant. Il était très caractériel, mais il avait un self control incroyable de lui-même, car il gardait toute sa colère et toute sa peine simulée à l’intérieur de lui. On ne le voyait jamais pleurer, jamais crier, jamais se plaindre, jamais. Le collège Saint Antoine l’attendait, et même s’il demeurait calme en apparence, il était frustré de l’intérieur. Il aperçut des jeunes plus ou moins grands qui le contemplèrent avec des préjugés et des envies indéfinissables qu’ils avaient de le mépriser. Un professeur exposa le nouveau aux autres de sa classe comme s’il s’agissait d’un meuble vendu aux enchères ou d’un bijou hors de prix appartenant à l’antiquité en disant qu’il était le symbole le plus brillant que l’on est jamais vu.

Tendu, le regard prostré, il marcha en rejoignant sa table et sa chaise de classe lorsqu’un élève lui tendit sa jambe pour qu’il tombe. Sous les rires des autres, il montra qu’il ne les craignait pas et se releva d’une réaction spontanée. Victime d’une poussée d’adrénaline, il se rua et cogna brutalement sur le garçon qui l’avait fait tomber. L’instituteur les sépara à tant en élevant la voix sur John de ne pas être méchant envers ses camarades et il exigea de lui qu’il présente des s’excuses devant toute la classe. Se forçant alors tant bien que mal, il prononça deux mots écorchés qui allait le ronger jusqu’à la fin des temps, jusqu’à ce qu’il se venge de ceux qui l’avait ridiculisé, qui l’avait humilié « Excusez-moi ». La journée passa dans une atmosphère pesante et malsaine sous des échanges de regards perfides, futiles, et chétifs. Il rentra chez lui et ses parents lui demandèrent comment s’était passé sa première journée au collège avec ses nouveaux professeurs. Pour ne pas inquiéter ses géniteurs, il s’efforça de répondre en les fusillant crûment du regard. « Merci, mère ! Merci, père ! Ma journée s’est très bien passée. » Ces derniers furent rassurées, croyant que tout allait bien et que cette fois, ils n’avaient plus lieu de s’inquiéter, mais ils étaient à mille lieux de s’imaginer de ce qui allait se passer. Montant dans sa chambre, il claqua une nouvelle fois la porte, et alluma son ordinateur pour continuer ses expériences tout en faisant ces devoirs. La situation se compliqua d’autant plus qu’en fin de soirée, le couple bourgeois accueillait de nouveaux hôtes. Et ils apportèrent une bouteille de rosé brut pour rentrer chez eux complètement ivre après un festin royal autour d’un délicieux dîner.

Une discussion soporifique de bas étage s’engagea. Alexandra avait conservée le rouge, sortit un Château Neuf du Pape 1923, de sa cave à vins en cette occasion avec ses invités prestigieux. Il était 22H. Confronté à un problème insoluble, John se sentait bien seul dans sa chambre. Le temps passe, toujours en attente d’un sauveur, que quelqu’un vienne le sortir de son état léthargique. Il ferma les yeux et dans son subconscient, il se revoyait en train de tomber à terre et entendait les jérémiades de ces guenons. Voulant rencontrer leurs enfants, Mrs Alexandra fit croire qu’il était au lit avec 40° de fièvre et que dans son état, il ne pouvait voir personne. Cela n’empêcha pas les invités de se passer de lui et de trinquer à leur santé et à leur réussite. Sir & Mrs Deuil n’avaient pas vraiment le cœur à partager l’enthousiasme de leurs invités qui buvaient beaucoup. Ils s’inquiétaient pour leur fils. Ils essayaient néanmoins de faire évacuer cette sensation de mal-être en faisant des rictus magnésime infestés de parasites et de commandités, se mutilant d’asticots et de pensées joyeuses entre les zygomatiques et les sourcils fronçant à être sur la même longueur d’onde qu’eux bien que le cœur n’était pas à l’ouvrage. C’est précisément à ce moment là qu’ils se souviennent d’un proverbe que leurs parents n’arrêtaient pas de leur répéter. « Il faut choisir ses amies mais il faut subir sa famille ». La famille des aristocrates sont les gens de la haute.Ainsi, ils ont hâte que l’heure tourne pour pouvoir les chasser. Puis, le rosé brut servit afin de saouler tout le monde pour de bon au point qu’ils ne puissent plus marcher, venant de finir toute la bouteille, ivres morts. Le couple leur demanda de dessaouler chez eux. Cependant, ils n’avaient pas envi de se laisser envahir par des paroles raisonnables. Ils parachevèrent leur délire insoutenable sous la frustration de George qui en avait vraiment assez et qui les flanqua à la porte en leur demandant de repasser dans un siècle.

Pour rentrer chez eux, ils prirent leur voiture entassée les uns sur les autres. Ivresse et jouissance. Ils se disputaient pour prendre le volant et firent rapidement un accident. Un policier les arrête à ce moment là en les ayant fait suivre et exige de voir leurs papiers qu’ils n’avaient pas, bien évidemment. « Conduire en état d’ivresse est formellement interdit, selon le code de la loi de la propriété Londonienne, en mettant ainsi inutilement leur vie ainsi que celles des autres en péril. » Ils devaient sortir du véhicule pour marcher sur la ligne blanche située au sol, selon la requête formulé par Monsieur l’agent. Ils furent immédiatement arrêter et mis en garde à vue pendant une durée maximale de quarante huit heures voir moins à condition que quelqu’un se dévoue pour venir payer leur caution de libération s’élevant à mille livres sterling tous autant qu’ils étaient. Alexandra et George n’étaient au courant de rien, pendant que leur fils s’était endormi sur son bureau de travail, l’ordinateur allumé. En attendant le lendemain matin, eux allèrent au lit en éteignant toutes les lumières.

Jour suivant, 05 Septembre. 8H00 du matin. Juste le temps pour John Deuil d’ouvrir les yeux et d’aller prendre son petit-déjeuner avant de filer à l’anglaise au collège pour un cours de physique et chimie aujourd’hui. Il arriva en courant et attendit l’heure de la sonnerie pour intégrer sa classe. Les jeunes le regardait de travers et se préparait en parlant entre eux afin de lui préparer un nouveau coup. Ils veulent le traumatiser ! Pourquoi un tel engouement sur lui ? Que vont-ils lui faire cette-fois ci ? La situation prend des proportions de plus en plus inquiétantes pour lui qui ne supportait plus les petits fils à papa qui se permettent de faire ce qu’ils voulaient sous-prétexte qu’ils se croyaient au-dessus des lois. Son sixième sens lui prédit qu’il risquerait encore d’avoir des bricoles mais il garda son sang froid en toute sérénité et ne se laissa pas compter par les provocations et les menaces gestuelles de la jeunesse.

C’était maintenant l’heure pour John de faire connaissance avec son professeur de physique et de chimie, Sir Alain Chabert qui fit aussi l’appel pour savoir si tout le monde était présent mais avant, il se présenta comme étant un anticonformiste, stipulant qu’il ne tolèrerait en aucune façon le laisser aller et le chahut. Il veut du travail sérieux avec des élèves sérieux ! Il espérait ainsi ne pas être déçu des comportements immatures, mais ne savait pas encore qu’il en était qu’au début de son enfer compte-tenu de l’œil craintif des élèves qui observait le professeur avec une grande d’animosité. Voulant le nuire à la racine, ils allaient tout faire pour lui mener la vie impossible si bien qu’il serait obligé de quitter l’établissement.

Tout du moins, ils espéraient vivement le pousser dans ces derniers retranchements sous le regard incrédule de la petite cuillérée qui sentait le grand danger qui arrive, qui est là. Il était sous pression, crispé, ferme, dur. Oh oui, il ne les connaissait que trop bien. Dès lors, il les surveilla de près… Il savait qu’un regard détourné ou un stylo jeté aléatoirement sur le sol suffisait pour qu’un élève émancipée de toute pression fasse semblant de dire qu’il l’avait fait tomber par inadvertance. Tout cela, dans le but de se comporter en lâche allant jusqu’à lever le poing ou ouvrir la bouche du serpent pour humilier autrui exprimant la bassesse à son paroxysme et dans toute sa splendeur puis réintègrerait sa chaise dans la bonne humeur.

L’enseignant qui sentit une tension anodin humoristique dans la classe décida de faire preuve d’un peu de fermeté dès le début en leur imposant d’emblée un contrôle de physique qui durera une heure avec ce qu’ils avaient appris en initiation. Pour John, le problème s’annonçait d’autant plus difficile qu’il n’était pas resté suffisamment longtemps en primaire pour s’affirmer. Néanmoins, grâce à sa maturité et à son intelligence illimitée, il parvint à déjouer ce piège amoureux. Il travaillait toujours sans relâche et toujours très assidûment. Il connaissait donc toutes les réponses aux questions posées puisqu’il avait déjà parcouru entièrement ces manuels. *Voilà ce qu’est l’intelligence illimité et sans faille, sans interaction.*

C’est une note de 20/20 qu’il obtint très facilement et les autres camarades de sa classe ne dépassèrent pas la barre des 15. Le Maître n’a pas mis longtemps pour corriger les copies puisque le contrôle d’une heure était une ruse afin de savoir ce que les élèves avaient dans la tête. Lorsqu’il prit conscience de la copie de Sir John Deuil, il s’empara en comme une espèce de doutes qui le traversa de part en part. Il se demandait réellement qui était ce jeune homme et ce qu’il faisait au lycée vue son talent implacable. Il décida de le convoquer lorsque ce fut l’heure de la récré, car il voulait en savoir plus sur son cas qui l’intriguait au plus haut point et qui n’avait pas son pareil pour réussir tout ce qu’il faisait. Aussi curieux que cela paraisse, John se contenta d’écouter. Intimidé par sa voix et par sa présence imposante qui ne cessait de l’interloquer, il ne répondit pas à : « Pourquoi as-tu reçu 20/20 dès le premier contrôle ? As-tu triché ? As-tu copié les réponses sur ta main ? » Violer de questions, il restait de marbre.

Soudain, le prof demanda à John de se tourner et sans trop comprendre pourquoi, il se leva de son tabouret et lui mit un grand coup de pied dans les fesses. Comme un homme, il ne répondait pas, il ne pleurait pas, et partit en s’enfuyant. Sir Alain Chabert qui en a déjà maté des plus durs ne voulait pas se laisser marcher sur les pieds par un simple arriviste qui pensant vouloir lui prendre sa place. Sa pensée reflétait-elle réellement la réalité ? Reste à savoir si c’est bien le cas ! *Le vieux pense avec des mots, le jeune exécute ces actions impulsives.* On pouvait difficilement voir un talent tel que celui de ce fils à papa sans avoir une once de torture, une sensation crue de mal-être indescriptible en se demandant s’il était vrai, s’il était humain, et s’il ne nous menait pas tous en bateau comme le font tous les enfants de son âge.

La question préoccupait d’avantage ces chromosomes qui poussèrent un soupire devant recevoir des lettres de convocations au collège pour le seul et unique cas de la famille Deuil. Quant aux hôtes originaire Anglo-Saxons qui ont été placés en garde à vue pendant quarante huit heures hier soir pour conduite en état d’ivresse, Alexandra apprit la nouvelle par téléphone et voulait aller les chercher pour payer mille livres de la caution de libération mais son époux, Sir George Deuil, fit tout pour l’en dissuader. Il la persuada de ne pas faire cela sous-prétexte que ces hôtes n’étaient pas des gens biens.

* Ils se sont comportés de manière indigne à table pour les nobles que nous sommes.
* Une façon indigne ? La bible que tu ne prends plus dans tes mains depuis tes rendez-vous d’affaire te voit. Elle te jugera et te condamnera au châtiment.
* Tu es injuste ! Tu sais parfaitement que j’aime mon métier.
* Qui te le rendra ? Laisse-moi me rendre au commissariat. J’irai de gré ou de force.
* Fais-les libérer puisque tel est ton souhait ! Pardonne ma fougue !
* Je vais prendre le thé chez une aristocrate.

Ils devaient forcément avoir tous les privilèges et tous les honneurs qui étaient dû à une famille aristocratique. La police prévint néanmoins Alexandra Deuil que ces gens ont été soumis à des tests de réflexes et orales, afin de savoir s’ils avaient vraiment retrouvé toute leur sobriété et s’ils étaient aptes à reprendre leur vie quotidienne. On la mit en garde en ajoutant qu’un fichier avait été ouvert par leurs soins et qu’à la prochaine infraction commise, le lieutenant Ross en chef de la MPD : *Metropolitan Police District* s’occuperait de les cuisiner. Peut-être est-ce pour cela que l’argent ne fait pas le bonheur. Je ne sais pas. John non plus ne le sait pas. Il sait juste qu’il ne se comprend pas lui-même et qu’il ne comprend pas les autres. Cette sensation de ne pas être comme tout le monde, de ne pas venir de la Terre comme le surnomme les journaux qui en font souvent des tonnes. Le cas de ce fils de riche est très rare et on n’en parle pas aux actualités, les médias ne se sont pas emparer de cette histoire étrange qui laisse pantois. Le mal-aimé voulait sans nul doute continuer sur sa lancée en s’étant fixé un but bien précis dans la vie, celui de ne jamais baisser les bras quoi qu’il arrive. Quand on est bourgeois, intelligent, beau et riche, alors que demande-t-on de plus ? Rien, si ce n’est la santé et la continuité, n’est-ce pas ? Enfin, il n’a pas dû comprendre la raison pour laquelle les professeurs lui ont fait gagner une classe de plus. Il est dans l’incompréhension depuis déjà longtemps et se remet sans cesse en question en se regardant dans une glace en se complaisant d’un mal-être frustrant, d’un complexe impossible à décrire et de malaises morales introvertis.

Il ne fait pas parti des totalitaristes, loin s’en faut ! Il avait tout bonnement envi d’aller plus loin dans la vie, de repousser ses limites à tout prix. Après avoir fait un « adieu » primaire à l’école, ce dernier allait maintenant faire connaissance avec le nouveau tuteur professoral qu’il ne connaissait pas encore excepté l’enseignant de physique et de chimie qui était resté sur une impression générale convenable, sans plus, de la classe, excepté John, qui l’a laissé sans voix pour son premier cours de l’année. Il en parle d’ailleurs avec des confrères du milieu qui s’occupaient d’une école primaire où il serait muté dans quelques années. Le petit prodige a fait un bon subit au lycée après avoir déjà sauté les cours élémentaires. Les avis des professeurs y ont été très favorables vu le grand potentiel de Sir John Deuil. Il n’obtenait que des 20/20 et avait l’air d’être au sommet de son art en étant loin d’avoir montrer tout son potentiel, selon les avis partagées mais finalement unanimes du conseil professoral dans l’enceinte de l’établissement qui continuaient la polémique.

Selon le directeur qui s’était joint au camp professoral pour débattre du cas de John Deuil, il devait rester au collège avec eux. Il consulta le relevé de notes de celui-ci lorsqu’il était en initiation et s’aperçut qu’il avait encore une marge devant lui, même si les derniers évènements réciproques ont prouvés qu’il avait une intelligence au-dessus de la moyenne générale. Il devait néanmoins garder les pieds sur terre et prendre conscience de la chance qu’il avait plutôt que de régresser et/ou de rester sur ses acquis. Le but de l’école reste avant toute chose, l’apprentissage de la vie. Et comme le font si bien rappeler les profs lorsqu’on est malade ou que l’on s’absente pour une raison quelconque : « Les absents ont toujours tords. » Pour le bilan médical de John, pas de soucis à se faire. Il s’est fait vacciné contre toutes les maladies quand il était petit et ses chromosomes ne sont pas pour être affecter le moins du monde. Ce qu’on a tendance à oublier peut-être avec l’argent, c’est qu’on peut tout aussi facilement dérivée dans une situation complexe sans discontinuer dans la noblesse en basculant du jour au lendemain dans la bassesse de ce qu’on qualifie de : « prétentieux. »

A 18H, John rentra du collège mais avait égaré ces clés. (Heureusement, il en conservait toujours un double sur lui parce qu’il serait obligé de rester sur le palier autrement.) Ne voyant personne, il se prépara des céréales sous le regard des nurses. Alexandra et George sont rentrés à la maison après avoir été rendre visite à leurs invités de la veille. John n’était pas content d’avoir su qu’ils étaient en liberté. Sa mère lui explique la situation et il compatit sincèrement, mais se précipite pour aller dormir en claquant la porte à ces parents, comme pour ne pas changer. George se demande si le psychologue Rosenberg n’avait pas raison sur l’étrange attitude de leur fils depuis quelque temps, et il voudrait la revoir pour lui en reparler. En attendant, la nuit passe sous la vue de l’étoile du berger toujours visible de la Terre à l’œil nu.

*Comment admirerais-je la philosophie politique du camarade Jésus, quand Marx ou Lénine, avec la leur, n'ont mis que quelques années pour changer une infirme petite partie du monde moderne ?*

06 Septembre. Cette nouvelle journée s’annonçant fastidieuse. Il priait le Seigneur que tout se passe bien et que personne ne le prenne en grippe. Il vendrait son âme pour avoir la paix. Son royaume pour un jour sans être tourmenter, sans croche-pied, sans traitrise, sans mensonges, sans coups bas, sans hypocrisie, sans rien… !!! A 8H du matin, il se rendit dans l’établissement du collège et attendit, avec le cartable dans le dos, l’heure à laquelle il devrait réintégrer sa classe. Pendant qu’il attendait, il voyait, il entendait toutes les sottises de ces camarades qui ne manquèrent pas une occasion pour l’humilier. Malgré l’angoisse, il fit comme ci de rien n’était au moment où il monta les escaliers, marche après marche, deux voir trois élèves viennent pour lui arracher de ce qu’il avait sur son cartable. Ce dernier ne tenait plus et sa trousse de travail a été complètement déchiquetée sous le rire insupportable d’autres jeunes jaloux : « Fils à Papa, sale petit morveux. »

Dans la classe, un tout nouveau professeur se présenta, c’était Sir Louis Vinchez, la quarantaine, 1M90, des lunettes noires très fine sur son visage, d’un charisme olympien, chauve, la moustache d’Hitler, une bel ordure. Il sera le professeur de mathématique qui a intégré le collège Saint Antoine, il s’occupera des terminales. Il pointa du doigt Sir John Deuil en lui disant qu’il savait qu’il était nouveau et qu’on lui avait beaucoup parlé de lui. Les autres bourges de la classe l’écrasent du regard, la pupille de leurs yeux brillant en pensant qu’ils allaient lui faire sa fête à la sortie du collège, ce soir, à 17H30.

L’heure passa et c’était déjà le temps de ranger son cartable pour changer de classe mais à ce moment là, le prof de math se dirigea vers John et demanda le nom des personnes qui lui ont fait cela. Bien évidemment, personne ne se dénonça et plutôt que de mettre toute la classe pendant les heures de colle, il préféra attendre, car il savait que les mêmes élèves recommenceraient tôt ou tard ce petit numéro de fantaisie. Il demanda à John de le prévenir dès qu’il serait à nouveau victime de ce genre d’accrochage et de surtout bien se souvenir de qui il s’agirait. *La pensée peut être cause d’esclavage, mais elle est aussi source de libération, disait Maitri Upanishad.*

A 9H30, un nouveau cours allait avoir lieu. C’est alors qu’il arriva, lui, Sir Sébastien Dujardin, atteignant la trentaine, 1M75, totalement introverti, il était d’une prestance attitude très bourgeois, très chic, un grand intellectuel qui avait néanmoins beaucoup d’humour avec des cheveux longs qui le caractérisait. Il maniait le Français si bien que ces confrères le comparaissaient à un art de combat. Il arrivait à maîtriser les mots comme des nunchakus et employa un vocabulaire si riche et si grand qu’on pensait qu’il venait d’une autre planète. Lorsqu’il parlait, c’était comme ci il lâchait des feux d’artifices, le taux hautain de sa voix effrayait les élèves des classes dont il s’occupait. Cette année, il gérerait la terminale X ainsi que celle de la terminale ES. John le contempla alors que les autres riaient et se moquer du professeur de Français. C’est alors qu’il s’embarqua dans une auto démence au point même de demander à ce qu’on prenne exemple sur ce jeune homme.

On arriva à l’heure de la récréation et comme pour ne pas changer, on l’attendait au rez-de-chaussée pour le frapper. Une bande bourgeois l’attrapèrent et le frappèrent en lui demandant de leur donner sa règle et son équerre. Frustrée, il tenta de se défendre lorsqu’il fut agressé au visage et à terre, on continua de lui donner des coups de pieds dans le ventre. Ceux qui lui ont fait cela venaient de partir quand, quelques minutes plus tard, un proviseur arriva voyant Sir John Deuil toujours à terre, couvert de bleues. Il l’aida à se relever. Ce dernier, toujours silencieux, refusa de répondre et prit la fuite en direction de la récréation.

L’heure d’après, il allait encore y avoir un nouveau cours. L’histoire-géographie. Cette-fois, il s’agissait d’une demoiselle. Ms Patricia Duchenoise, 18 ans, dans les 1M65, elle était rouquine, très belle, très élancée, d’humeur rigolote. Elle portait une mini robe rose, coiffure à l’anglaise. Elle vérifia si pour son premier cours de l’année, tous les élèves du lycée étaient bien présents.

La jeunesse contemplait incessamment la petite mini-jupe de l’enseignante et demanda à John de leur prouver qu’il en avait dans le slip au point de lui faire une déclaration d’amour. Celle-ci mit les holàs dès le départ en imposant un style rigoureux à chaque élève. C’est la première fois qu’elle éleva la voix et cela permettait à John de se rendre compte qu’il était dans le collège Saint Antoine, où les professeurs avaient une grande gueule. Pour la première fois, il esquissa un sourire et arrivée à 17H30, tout le monde rentrait chez eux. La salle des professeurs s’éteignit. Le proviseur retrouva John et lui demanda s’il se sentait mieux depuis tout à l’heure. Il ne répondit pas et ôtant son sourire, il repartit grimaçant en contemplant ce dernier avec une haine profonde. Rentrée chez lui, son père, Sir George, dit à son fils qu’ils avaient rendez-vous une nouvelle fois demain matin avec le psychologue, le docteur Rosenberg et que cette dernière ne lui en voulait pas après le ciseau qu’il lui avait planté dans la main, pas de quoi justifier un arrêt maladie. Quant à Alexandra, elle approuva parfaitement son époux en lui disant qu’il avait bien fait de prendre le destin de leur fils entre ses mains.

Le lendemain matin, le Samedi 07 Septembre à 09H30, celui-ci emmena son fils dans une Rolls achetée en Grande Bretagne immatriculée *DR66MAP* jusqu’au cabinet où consulte le docteur Rosenberg, c’est-à-dire sur la place de Trafalgar Square, juste devant la statue de Nelson. Il était difficile de se garer devant tout ce bouchon pendant le week-end. Il se mit en double file craignant de recevoir un péage pour stationnement interdit. Il fit descendre John de la voiture et ferma celle-ci avec la sécurité imposé par la loi Londonienne. Le père et le fils marchèrent jusqu’au cabinet médical du docteur Rosenberg qui portait un bandage sur la main droite que lui a fait l’hôpital de Londres avec une lettre médicale de recommandation du médecin traitant qui la suit. Elle demanda à George de rester dans la salle d’attente pendant qu’elle recevrait son fils seule à seul.

* Bonjour, John. Comment on se retrouve ?
* Bien !
* Tu sais, tu m’as vraiment fait très mal, promet-moi de ne plus recommencer.
* Je ne peux le promettre !
* Et pourquoi cela ? Qu’est-ce que je t’ai fais ?
* Vous, rien, mais mes parents, si.
* John, tes parents sont très gentils avec toi, pourquoi tant de haine en toi ?
* [...] il y a plus important que survivre, c'est se sentir hors d'atteinte.
* Qu’est-ce que tu as au visage ? Qu’est-ce que tu t’es fait ?
* Je suis tombé !
* Tu es tombé et tu t’es fait tout ces bleues, allons, dis-moi la vérité.
* Non ! De toute façon, j’ai été voir un médecin.
* John, je dois savoir si nous pouvons redémarrer toi et moi, là où nous en étions restés car je suis sûre et certaine que tu es intelligent et que tu comprends que tes parents s’inquiètent pour toi.
* Si vous voulez !
* Tu es un garçon secret qui n’aime pas parler beaucoup à ce que je vois, n’est-ce pas ?
* Oui !
* D’où te viens toute cette amertume en toi ?
* Je l’ignore.
* Tu ne veux pas me répondre. Bon, ce n’est pas grave, nous y reviendrons, passons à autre chose, pourquoi m’as-tu planté ce ciseau la première fois en me disant que tu en avais marre de tes parents, que se passe-t-il ? Qu’y a-t-il ?
* Rien !
* Mais, alors, pourquoi ?
* Je ne sais pas !
* Bon écoute, je vois que tu ne veux pas me répondre alors nous allons en rester là pour aujourd’hui si tu veux bien. Tu peux rejoindre ton Papa dans la salle d’attente.
* Merci !

Intriguée par le comportement de son fils, George demande à la psychiatre comment s’est passé cette séance. Cette dernière lui répond qu’il y avait énormément de travail à faire sur lui et qu’il devrait venir la voir tout les week-ends. Elle était bien incapable de se prononcer quant à une amélioration. Toujours est-il qu’elle informa le père de l’attitude étrange de son fils en lui demandant s’il était toujours comme cela.

Il répondit que oui et qu’il ne s’était jamais fait suivre auparavant car il pensait que cette attitude changerait avec les années mais il n’en est rien pendant qu’il attendait près de la Rolls que son père vienne. Il jeta un regard innocent sur la statue de Nelson ainsi que sur l’horloger dont il s’approcha pour la toucher à main nu. Il voyait les aiguilles de la montre lui indiquant qu’il était 11H00 et que le temps passe. Il contempla également les paysages de Trafalgar Square, il voyait tout ces gens qui vont et qui vienne dans l’allégresse alors que lui osait à peine faire trois pas. C’est alors que son père arriva en disant à son fils : « Allez, en voiture ! » Ce dernier monta en arrière et attendit de retourner à la maison. Une fois arrivée, il monta les escaliers de la maison avant de claquer encore la porte au nez de ces parents pour s’enfermer dans sa chambre. Les femmes de ménage ont eu très peur car il les renvoya sec et la bonne qui cuisine a eu un pincement au cœur suite à la violence du choc.

* Cela lui passera !
* Je craque !

A la tombée de la nuit, elle sortit une nouvelle bouteille de vin de Bordeaux, 1945, Château des Alpages. Elle allait accueillir des invités ce soir, les mêmes que ceux qui se sont fait arrêter pour conduite en état d’ivresse. Elle se souvenait des cinq cent livres qu’elle avait payés pour leur caution de libération après leur mise en garde à vue d’une période de quarante huit heures et restait encore verte de rage et rouge de honte. De plus, un fichier a été ouvert sur eux à la police métropolitaine de District et à la prochaine infraction commise sur la voie publique, ils seraient entre les mains du lieutenant charger des carambolages. Ces derniers arrivèrent encore en voiture et s’excusèrent pour la gêne occasionnée de la dernière fois.

* Très chère, nous tenions à nous excuser alors nous avons emmenés le meilleur vin qui soit sur tout le marché Londonien, dit une invité.
* Je vous en pris, mais j’ai déjà débouché une nouvelle bouteille. Entrez ! Ne restez pas sur le pas de la porte.
* Merci, très chère ! Cela n’a pas beaucoup changé depuis le temps que nous sommes venues ici. C’est toujours aussi classe !

Un homme arriva pour prendre les tenues vestimentaires des invités et pour les placer dans des cintres. Les gens de la haute s’assirent et dînèrent en famille sous la joie et la bonne humeur pendant que John Deuil les contemplait tous d’en bas, le regard froid et dur. Il ne supportait pas de voir ces hypocrites, les talents hauts, ça lui donnait tout simplement envi de vomir. Il retourna dans sa chambre et la claqua à nouveau :

* Très chère, que se passe-t-il ?
* Ce n’est rien, j’ai dû laisser une fenêtre ouverte, c’est les courants d’air.
* En êtes-vous sûr, Mrs, on aurait dit quelqu’un qui claque une porte, plutôt.

Les invités continuaient de boire. Les gens achevèrent le vin d’Alexandra avant de repartir aussi ivre qu’on peut l’être. Celle-ci leur demanda de ne pas prendre le volant avoir d’avoir dessaoulé mais ils ne l’écoutèrent pas. Ils lui demandèrent à ce que ce soit eux qui viennent dans leur demeure pour changer, et ils fixèrent cela pour demain soir à 20H00, précisément. Ils rentrèrent tous chez eux sains et saufs, en ayant frôlé un incident au moins à trois reprises mais sans l’avoir fait. Pendant ce temps, toujours enfermée dans sa chambre à double tour, John, lui, continuait ses expériences à l’aide de son matériel et de son ordinateur.

Quel était son mystère ? Pourquoi diable passait-il des nuits entières enfermées là-dedans ? Mais, à quels genres d’expériences scientifiques se livrait-il ?

A l’aube en ce Dimanche, les Deuils allèrent à la messe écouter le père François dans l’église de la cathédrale Saint-Paul pour prier comme ils le faisaient une fois à la semaine, le jour du Seigneur. Alexandra croyait beaucoup au christianisme et au catéchisme. Elle élevait son fils à la bible et à la baguette en lui donnant le livre chaque semaine pour qu’il le lise. Elle insista pour qu’il fasse pénitence de ces pêchés aussi longtemps qu’il vivra. Quant à son mari, George, il était devenu un homme saint grâce à sa femme qui a fait de lui ce qu’il n’était pas, un homme de Dieu. Après le retour à la maison et après un bon déjeuner en famille, Sir George emmène dans l’après-midi son fils en voiture à la galerie national, au musée du Nord de Trafalgar Square, très connu sous : *The National Gallery.*

Cela lui permettait de s’instruire pour ces devoirs et de découvrir chaque semaine de nouvelles sculptures, des sépultures très anciennes enfoui au sous-sol de la galerie, de faire également des ballades en excursion qu’offrait le musée, d’observer de nouvelles galeries, de nouveaux portraits, de se détendre de l’école, de s’amuser, d’observer de nouveaux paysages, de nouveaux horizons. Il y a énormément de choses à visiter et il le savait mais son endroit préféré n’était pas celui-ci. Non ! C’était un autre musée qu’on ne présente plus pour la popularité qu’il a acquis : *The British Museum.*

Cette semaine, Sir George emmena son fils à la galerie nationale car il alternait une semaine ici et la semaine prochaine toujours dans la capitale de Londres mais au Royaume-Uni. Les invités prestigieux, la cours, les statues faisaient de ce musée un des musées les plus prestigieux au monde. Beaucoup d’écrivains y venaient pour puisent leur source d’inspiration comme partout ailleurs. Des tombeaux qu’on ne présente plus comme Toutankhamon et des reliques appartenant aux rois Egyptiens faisaient de ce fantastique musée un art moderne dont on s’imprégnait mais les œuvres les plus connues étaient la Pierre de Rosette, les Frises du Parthénon ou bien encore le Buste de Périclès. En tout, il y avait cinquante mille expositions. De riches hommes d’affaires y venaient pour la course aux enchères permettant d’acquérir un objet rare estimée à plusieurs milliers voir milliards de livres sterling. Il y avait aussi du matériel pour la littérature, une salle de lecture avec son bâtiment dans la salle cour intérieur, des milliers d’ouvrages référencés et répertoriés dans un ordre chronologique en fonction de leur date de parution et de leur domaine. La reine *Queen Elizabeth II Great Court* est une cour carrée couverte, au centre du musée, inspiré et par conséquent érigée au nom de la reine d’Angleterre Elizabeth II. Sir George fréquentait les lieues de Londres qui sont mondialement connus et a initié son fils dès son plus jeune âge. En vivant en Angleterre, ils pouvaient se rendre à un chemin bien précis qui leur permettait de faire de nouvelles rencontres. La galerie nationale était un lieu tout aussi prisé des médias Londoniens qui ne manquaient pas une miette sur les nouveaux visiteurs attendus chaque semaine. L’entrée était gratuite au British Museum et c’est la raison pour laquelle John préférait y aller, son père aussi. Ne dit-on pas que les riches sont les plus avars et qu’ils sont ceux qui comptent le plus leur argent ? L’adresse postale où se rendraient la famille Deuil au complet le week-end suivant fut :

*The British Museum  
Great Russell Street  
London WC1B 3DG*

Bien évidemment, il fallait toujours trouver une place pour se garer car on était le week-end et c’était toujours bouché. Néanmoins, il en fallait plus à Sir George pour le dérouter car lui aussi était animé par la passion de la découverte et voyageait beaucoup.

Nous étions le Lundi 16 lorsque nous entendîmes le bruit des pas des calèches qui vont et qui viennent. John fit connaissance avec la nouvelle institution. Ms Cohen Levy, professeur en science-naturel. Blonde, la vingtaine, 1M90 environ pour son âge, des lunettes ovales, des talons haut, très instruite, le regard dur, mais tolérant. Elle menait les élèves à la baguette et s’imposait grâce à son charme à faire fondre les garçons. Elle s’occupait de chaque terminale.

Sir Parili Esnosio, professeur en technologie. Il a enseigné en Italie avant d’être recruter par le collège Saint Antoine grâce à son niveau de connaissance. Dans les 45 ans, bien portant, cheveux courts, une moustache en rondelle comme les pures souches Italienne, vêtu de blancs entaché par des souliers blancs, son pantalon descendait jusque sur ces pieds, il se tenait droit et tolérait peu l’indiscipline en classe. John avait fait connaissance avec lui la semaine dernière. Il prenait en charge les plus turbulents.

Mrs Sidney Vandecher, professeur d’Anglais. Elle a enseigné à Harvard aux Etats-Unis pendant près de quarante années et elle a été recrutée par le collège Saint Antoine. Dans les 65 ans, l’accent très pointilleux, le style académique. Brune, cheveux longs, dans les 1M50 avec une grosse poitrine, elle est habillée vêtu d’un décoté bleu/blanc. Elle aime que les élèves à qui elle se donne la peine d’enseigner se lève pour l’accueillir en parlant Anglais et en maintenant la cadence. Néanmoins, elle savait rire quand il le fallait et venait en aide à celles et ceux qui avaient le plus de difficulté.

Sir Partovitch Lilium, professeur de Latin. Peu bavard, il a un peu le style de John. Il parle que lorsqu’il le faut sans en faire des tonnes. Très modeste, il a enseigné pourtant dans de prestigieux lycées un peu partout dans le monde. Vieux, soixante quinze ans, mais il ne veut pas prendre sa retraite car cela le tuerait, a-t-il l’habitude de dire. Le regard dur, froid, homme aigris, chauve et fatigué, il porte une canne à la main, de longues moustaches blondes, il s’est rapidement intégré au collège Saint Antoine et espérait que cela continuerait comme cela et qu’on l’adopterait comme il était.

Et enfin, la plus redouté de toutes, Mrs Duc de Bourg. La plus bourgeoise des bourgeoises, elle sera le professeur d’économie-droit et général de la terminale Xet de la terminale ES du lycée Saint Joseph. Elle n’admet pas qu’on parle en classe ni qu’on s’échange ou qu’on se prête des affaires. Elle a souvent tendance à prendre son rôle trop au sérieux et à en profiter pour humilier publiquement une des cibles dont elle se réserve le choix. Tenu vestimentaire trop inégale, coiffure mal faite, chaussure trop grosse etc. Elle ne supporte pas la saleté non plus, c’est une maniaque de la propreté. Quand elle rentre en classe, il faut que tout soit nickel et que tout soit bien laver le soir par les femmes de ménage qui reste dans l’établissement. Elle est très perfectionniste. Elle est le bras droit du proviseur lui-même le plus grand ami du directeur qui contrôle les recrutements au collège Saint Antoine et au lycée Saint Joseph, etc.

Pour cette journée de Lundi, John Deuil ainsi que les autres aristocrates des quelques quinze élèves présents par classe, c’était Sir Alain Chabert, professeur de physique et chimie, ainsi que Sir Louis Vinchez, professeur de mathématique, qui remplirait leur rôle comme il se doit. Avant-hier, le Samedi matin, George Deuil avait ramené son fils en Rolls à Trafalgar devant la statue de Nelson pour revoir le psychologue Rosenberg, laquelle s’attacha de plus en plus à John. Elle pensait qu’il avait un potentiel qu’il fallait exploiter et qu’il devait continuer à se faire suivre chez elle au moins une fois à la semaine. Au fil des jours qui sont passés, les invités bourgeois d’Alexandra et George ont bel et bien eu des problèmes pour cause de récidive avec le lieutenant Ross de la *Metropolitan Police District.*

Ce dernier leur a passé un savon après avoir prolonger leur mise en garde à vue sans possibilité de payer une caution avant une éventuelle incarcération lors du jugement attendue. Ils ont été coincés une fois, deux puis trois fois pour conduite en état d’ivresse avec un taux d’alcoolémie à 4 lorsqu’ils ont souffler dans le ballon ce qui est largement au-dessus de la moyenne et de la limite autoriser par la loi Londonienne. D’ailleurs, Alexandra se débarrassa de sa cave à vin car il ne restait plus aucune bouteille de pleine. Tout les vins rouges 1960, Château Saint-Estèphe Vignoble ont été consommés ainsi que les rosés, les Chambertin-de-Clos 1980, le Bordeaux Channel, un vin d’ailleurs célèbre en Belgique, et d’autres boisons alcoolisés. Elle ne devenait pas dépendante de l’alcool car elle savait peser ce qu’elle consommait et laissait ce plaisir là à ces invités qui ne demandait qu’à boire et à faire la fête.

Tout ce qui comptait pour cette femme mariée, c’était la bible et la baguette. Elle lisait et relisait encore et encore en continuant d’inculquer à John qui continuait à claquer la porte de sa chambre à sa mère en restant face à son ordinateur et surtout face à ce matériel de luxe estimée à plusieurs millions de livres sterling. D’ailleurs, il continuait ses expériences qui devenaient de plus en plus étranges. C’était son père qui lui avait acheté un microscope lorsqu’il était petit mais il n’y avait pas que cela… Sa chambre était très grande en superficie car son matériel ultra sophistiqué lui prenait aussi beaucoup de place. Il avait même un sarcophage dans sa chambre qu’il gardait dans son placard. Il avait un coffre-fort où il mettait du liquide qu’il sortait lorsqu’il en avait besoin. Il avait fait aussi l’acquisition de plusieurs appareils électroniques qu’il avait notamment remporté aux enchères Londoniennes avec son père lorsqu’ils étaient gosses. Le luxe et la volupté ! Sa maison était telle qu’elle ressemblait non plus à une maison ni même à un chalet mais à un hôtel contenant plusieurs suites et plusieurs salles de bains, ainsi que plusieurs chambres d’amies que les femmes de ménage devaient faire tout les jours même si l’endroit était toujours propre. Il passait aussi du temps à jouer aux consoles comme le font tout les enfants de son âge mais préférait s’instruire et passait le moins de temps possible devant la télé qui, selon lui, rend abrutit. Son père ne lui disait rien mais il conservait secrètement d’autres appareils électroniques en stock qu’il avait remporté mais qui était plus violents. Ils les sortiraient à George le moment de ces dix huit ans. Il y avait un caisson, un appareil destiné à l’étude des ADN, d’autres appareils violents pour la création d’autres expériences scientifiques toujours plus dangereux les uns que les autres. *Et que Dieu aime toute la nature. Je ne partage pas ce sentiment. Dieu fit des erreurs et des dégâts énormes. Les nôtres ne sont rien, en comparaison.*

Cela explique peut-être le fait qu’il s’enferme tout les soirs dans sa chambre depuis qu’il est petit. Mais, y aurait-il autre chose ? Les jours passèrent à l’approche d’un nouveau week-end lorsqu’on apprit aux actualités Londoniens qu’il y avait eu un vol au British Museum. On ignore l’existence l’individu qui s’est emparé de la pierre de Rosette. La reine Elisabeth II fit une déclaration : *« Je suis très peiné pour la disparition de l’œuvre. Il faut la retrouver, il en va de plusieurs milliards de livres qui ne peuvent être à la merci de n’importe qui. Cette personne serait toujours à Londres selon des gardes du British Museum l’ont vu partir avec la pierre en voiture. Les caméras n’ont pas eu le temps de filmer car tout est allé très vite. Tout ce que nous pensons, c’est que la personne origine du vol de la pierre a détourné nos caméras dé vidéosurveillance et nous savons que cette personne a un rapport avec Scotland Yard. D’ailleurs, ces derniers sont prévenus. Je vous en supplie, qui que vous soyez, rendez nous la pierre de Rosette. »* ajouta la Reine en finissant sa déclaration.

Comme elle l’a très justement souligné, New Scotland Yard sont déjà informés et ont immédiatement ouvert une enquête. Le lien reliant la police Londonienne au vol de la pierre de Rosette et que l’agresseur ressemblait plus à une femme qu’à un homme, si l’on en croit les caméras de vidéosurveillance. Le lieutenant devra faire son rapport après l’enquête et la déclarer aux médias Londoniens pour qu’ils la retranscrivent sur les autres médias des autres pays de la planète. D’ailleurs, ces derniers sont déjà informés et les rumeurs comme les ragots vont bon train. Interpol soutienne Scotland Yard dans cette mission délicate et les autres services secrets sont tout aussi d’accord pour soutenir et aider Londres à retrouver la pierre.

Tout cela n’empêchait pas les Deuils de mener leur vie comme ils l’entendent. John se rend chez le psychologue Rosenberg au vue d’un nouveau rendez-vous. Il veut y aller seul cette-fois car il dit avoir l’âge de tout faire tout seul. Il prit le bus et se rendit jusqu’à Trafalgar Square et il n’avait plus qu’à marcher pour se rendre jusqu’à là-bas. Son docteur le voit sans son papa. Il est venu seul. Il s’assoit devant le psychologue qui lui demande pourquoi être venu sans son père et est-ce qu’il est informé que tu es venu tout seul. John murmura que oui et qu’il lui avait donné son consentement. Mais, le psychologue veut vérifier…

* Allo ? Oui, Bonjour Sir George.
* John est-il chez vous ?
* Je pensais qu’il avait votre autorisation ?
* Ah non, il ne l’a pas ! Je vais prévenir ma femme qu’il est chez vous.
* Ne vous inquiétez pas, il est avec moi, répond brièvement le psychologue.

Elle raccrocha. John ne savait plus où se mettre, les palpitations de son cœur battent de plus en plus fort jusqu’au bord de l’explosion et à ce moment, il ne peut plus contenir toute cette rage qu’il a en lui et EXPLOSE : « FICHEZ-MOI LA PAIX ! J’EN AI ASSEZ ! JE RENTRE CHEZ MOI ! » Fou de rage, il partit en reprenant le bus et en laissant le docteur sans avoir pu lui prendre le moindre sou pour sa visite d’aujourd’hui. Cette dernière appela d’ailleurs le père pour le lui dire et comme punition, il sera privé de jeux vidéos jusqu’à la fin du mois de Septembre.

John s’extirpe de toute cette pression qui pèse sur lui. Il monte les escaliers et retourne dans sa chambre en claquant la porte plus fort que jamais. Il ordonna aux bonnes d’arrêter de le chouchouter comme ci c’était un bébé et il leur demanda de partir. Il resta tout seul en passant son week-end dans sa chambre et pour une fois, il ne se rend ni à la National Gallery ni au British Museum, ni à la messe du Dimanche.

Le Lundi matin à la première heure, contrôle de physique et de chimie sur 100 qui comptera double pour le prochain. Sir Alain Chabert veut tester les connaissances qu’ils ont en matière scientifique dès le début et ne s’embarrasse pas de détails. Il fait distribuer chaque copie par un des camarades du lycée qui ont leur feuille au dos jusqu’à l’ordre du prof de commencer. Après les instructions, ils commencèrent. Ils en auraient exactement pour cinq heures, c’est-à-dire jusqu’à 13H, l’heure de la cantine. Un élève lève le doigt pour dire qu’il avait envi de faire pipi mais le prof ne voulait rien savoir et ordonna qu’il se retienne.

* Mais, Monsieur, cinq heures de temps, vous nous empêchez d’aller en récréation, j’ai besoin de soulager ma vessie.
* SILENCE ! Comme le disait Einstein, sans la croyance de l’harmonie interne de notre monde, il ne pourrait y avoir de science, et celle-ci dit que vous pouvez retenir vos envies intempestifs, vous et votre vessie, sachez le Polanski.

Personne ne pouvait sortir, Sir Alain Chabert n’admettait pas les paresseux pendant ces heures de cours. L’élève qui avait envi de faire ces besoins recommença à manifester. C’est alors qu’il lui mit zéro sur sa copie en lui disant que maintenant, il pouvait prendre son cartable et quitter son cours. Le petit bourge se mit à pleurer et insulta John en lui disant que tout était de sa faute. Ce dernier se voyait rejeté une grande culpabilité et ne comprenait pas ce qu’on lui reprochait. Ce n’est pas ce qui l’empêchait de continuer et fixa son attention sur sa copie. Il prit son stylo et écrivit aussi vite qu’il le pouvait sous le regard du prof qui ne le lâchait pas.

Une heure après, John Deuil se leva et rendit sa copie en ayant répondu à toutes les questions à une vitesse phénoménale. Le professeur lui demanda s’il était sûr de vouloir finir maintenant et pensait qu’il a voulu bâcler vu la difficulté de la copie. Le jeune homme retourna s’asseoir et devra patienter quatre heures le temps que les autres rendent leurs copies et le temps qu’ils aient finis. Entre temps, le professeur, curieux, ne put s’empêcher de corriger la copie de celui qui avait brûlé le temps. C’est incroyable ! Il ne trouva pas une faute, pas une erreur, même pas l’oubli d’une virgule et le barème a été fixé à cent points. Il les obtint sous les applaudissements de Sir Alain Chabert qui ne pouvait pas se retenir. C’est alors qu’il se leva en s’écrivant que les autres devaient prendre exemple sur lui.

Le professeur restait tout de même méduser et continuait de lire et de relire la copie de John pour savoir s’il ne s’était pas tromper. R.A.S ! Rien à signaler ! Il a répondu à toutes les questions en chimie comme en physique, sans l’aide de personne. L’enseignant se demandait comment c’était possible alors que ce jeune garçon n’avait jamais appris la chimie, ni ici, ni jamais. Comment a-t-il pu répondre à toutes les questions correctement ? Cela le faisait halluciner si bien qu’il allait parler de son cas au prochain conseil de classe. Allait-il sauter de classe une nouvelle fois ? Tout le laisse supposer. Jaloux, un autre élève rendit sa copie une heure après. Le prof était curieux et corrigea la copie. 0. Il n’avait répondu à aucune des questions posées, une feuille blanche.

* Tu n’as répondu à aucune des questions posés, pourquoi ?
* Ce n’est pas de ma faute, Sir, je ne comprends rien.

Les autres de ces camarades rigolèrent de lui. Trois heures après, les autres rendirent leurs copies en pensant avoir 100/100 comme l’a si bien fait John. D’ailleurs, ils lui en voulaient et lui montrer toute la haine qu’ils lui portaient en le bousculant dans les escaliers de la cantine. Il se releva. Il avait l’habitude. Il déjeuna lorsqu’un camarade arriva pour lui écraser un œuf cru sur la tête. Trop, c’est trop ! Il se leva et le cogna ! Le proviseur qui était là arriva en renfort et les sépara en s’en prenant à John d’avoir frappé un élève et qu’il allait faire faire convoquer ces parents dans le bureau du directeur.

* Dis quelque chose pour ta défense !
* Ce n'est pas parce que fausseté devient générale, qu'elle devient une vérité.

A 14H, Sir Louis Vinchez reprend le cours en disant qu’il savait que Sir Alain Chabert les avait bloqué pendant cinq heures pour un contrôle et que lui aussi les bloquerait jusqu’à 19H ce soir pour un contrôle sur cent points. Les élèves rouspétaient et trouvaient leur punition injuste pendant qu’un des élèves de la classe s’occupait de la distribution des copies toujours le dos à la feuille jusqu’au signal de départ de l’enseignant. C’est alors que le même qui a eu 0 sur sa copie lève le doigt pour dire encore qu’il devait soulager sa vessie.

Encore moins tolérant, il lui mit 0 sur cette matière là et lui ordonna en plus d’aller au piquet pendant cinq heures. Mazette ! Le prof affirma qu’il y avait des questions auxquelles ils ne pourraient pas répondre et que pour cela, ils pouvaient s’aider de leurs livres et des annexes dans les autres pages. Le contrôle serait noté sur cent points. Le chrono est lancé ! C’est parti ! Les élèves cherchaient comment ils allaient bien pouvoir faire. Ils mâchaient leurs crayons et se retournaient les méninges pour répondre aux questions dont il devait faire face. Ce comportement amusait Sir John Deuil qui répondait aux questions avec une grande dextérité. Comme ce matin, il acheva son devoir en une heure chrono. Il rendit sa copie et attendit que les autres finissent. L’enseignant corrigea la copie de l’élève et il ouvrit les yeux. 100/100 !!!

* Bonté divine ! Pas une faute ! s’exclama Sir Louis Vinchez. As-tu triché ?
* Non. J’ai répondu aux questions, Sir.
* Ne t’es-tu pas aider des annexes ni de tes livres ?
* Non, Sir.
* Si ce que tu dis est vrai, cela signifie que tu es un génie, mon garçon.

La réaction hostile des autres camarades fut violente. Dans la classe, on entendit des chuchotements : « Alors, le bouge ! Le petit bourge à son papa qui l’accompagne tout les jours au collège. » Ou bien encore : « Le génie qui ne sait pas se défendre. Quelle honte ! » Le professeur interdit que l’on parle pendant les heures de cours et demande à ce qu’on prenne exemple sur ce jeune homme.

Arrivée à 19H00, les terminales rentrèrent chez eux après avoir rendu leurs copies (souvent des pages blanches). Le professeur se demanda si l’exploit de Sir John Deuil n’était pas dû à un trop plein d’intelligence. « Pour lui, soit les élèves de la classe où il est sont supérieurs à lui et qu’il copie sur les autres, soit c’était lui qui était trop intelligent pour rester dans cette classe secondaire. » C’est alors que dans les couloirs, il trouvât Sir Chabert, le prof de physique et de chimie qui lui parla du cas de John. C’est alors que les deux professeurs se mirent d’accord. Il n’avait rien à faire au lycée. Il serait bien le seul car à ma connaissance, jamais personne n’avait battu un tel record. Pourtant, ils voulaient tenter le coup avec lui ! Dès le premier conseil de classe qui se déroulera à la fin du mois de Septembre, les professeurs demanderons au directeur l’avis favorable pour que John intègre directement la terminale.

Dans les couloirs de l’établissement, un accrochage percuta ce dernier. Il y avait toute sa classe qui l’ont frappés à sang et torturer si bien qu’il ressortit du collège couvert de bleues. George demanda à son fils ce qui s’est passé qui répondit qu’on l’avait rué de coups. Entre temps, ces derniers prirent la fuite en courant avec leurs cartables dans le dos. Il savait que c’était parce qu’ils étaient jaloux et le père songea de plus en plus à lui faire quitter le collège Saint Antoine au plus grand plaisir de ceux qui l’ont frappés. En rentrant à la maison, sa mère Alexandra aperçut l’état de son fils et appela un médecin.

* Mais, que s’est-il passé, chéri ?
* On l’a encore mis en sang.
* Oh, mon Dieu, il faudra que tu en parle au docteur Rosenberg.
* NON ! LAISSEZ-MOI ! JE NE VEUX PLUS VOIR DE MÉDECINS !
* JOHN ? REVIENS !

Ce dernier monta les escaliers et claqua la porte. Comme un homme, il contenait les larmes qui le submerge d’avoir été humilié à ce point aujourd’hui. Pour passer ces nerfs, il allume son ordinateur et augmente la puissance d’un de ces appareils électroniques en poussant des cries de désespoir. A ce moment là, le médecin arriva avec sa mallette à la main. Ces parents lui demandaient de descendre immédiatement car le docteur qu’ils ont fait venir était en train d’attendre. Quelques minutes passèrent et il ne se montra toujours pas. C’est alors que le médecin rassura Alexandra en lui disant qu’il avait l’habitude avec les enfants turbulents. Il monta les escaliers et arriva dans la chambre lorsqu’il reçut un choc. Il vu ce qu’il n’aurait jamais dû voir !

* SORTEZ DE MA CHAMBRE !
* Oh, mon Dieu !
* SORTEZ DE MA CHAMBRE ! HA ! HA ! HA ! HA ! HA !
* OH, MON DIEU !

Sans comprendre pourquoi, le médecin redescendit les marches de l’escalier et s’enfuie de la demeure des Deuils. George ne comprenait pas ce qui s’est passé et monte dans la chambre de son fils lorsqu’il poussa la porte entr’ouverte en le voyant en train de faire ces devoirs avec son ordinateur allumée. Pourquoi le médecin a-t-il eu si peur ? Que s’est-il passé ? Qu’a-t-il vu ? Pourquoi est-il parti ? C’est autant de questions auxquelles il va falloir que les parents de l’enfant trouvent une réponse. Alexandra est persuadée qu’il s’agissait d’un mauvais médecin de toute façon et qu’elle pouvait soigner son fils toute seule avec des compresses qu’elle renfermait dans son placard. C’est alors qu’il quitta sa chambre et descendit les marches en demandant à ces parents ce qui s’est passé :

* Nous ne le savons pas, le docteur est parti. Que faisais-tu dans ta chambre ?
* Mes devoirs !
* C’est curieux ! Il ne nous a même pas compté le déplacement ni même la visite.

John retourna dans sa chambre, il posa la tête sur l’oreille et s’endort. A l’aube, il se leva pour prendre son petit-déjeuner et fila au collège, comme tous les jours, bien qu’il est eu envi de sécher les cours après ce qu’il a subi. Pourtant, ce n’était pas son genre de laisser les autres prendre le dessus sur lui. Son père l’accompagna jusqu’au collège en Rolls et lui demanda de faire très attention en lui disant qu’il viendrait le chercher ce soir. Les blessures au visage sont toujours là et Sir Sébastien Dujardin, qui assume la première heure de ce Mardi, exige de savoir ce qui s’est passé. Il voit les bleues de John Deuil et demande à ce dernier de dénoncer les coupables. Il n’allait pas lui dire que toute sa classe l’avaient frappés alors il garda le silence, comme d’habitude, en contenant toute cette rage qui était en lui.

Il allait y avoir encore un contrôle aujourd’hui mais ce sera avec Ms Cohen Levy, la prof de science-naturel, à 15H30. En attendant, ils avaient cours de Français. Puis, vint la récréation. L’heure qui suit laisse place à Mrs Patricia Duchenoise, la prof d’histoire géographie qui enseigna la carte du monde et arrivée à l’heure de la cantine, Sir Chabert, le professeur de physique et de chimie arrêta John dans les couloirs pour lui parler :

* Tu sais, j’ai parlé avec ton professeur de mathématique, Louis est un ami.
* Et ?
* Suite au fait que tu as obtenu cent sur cent dans mon contrôle ainsi que dans celui de mon confrère, nous pensons que tu n’as plus ta place en sixième.
* Comment cela ? Voulez-vous me renvoyer du collège Saint Antoine, Sir ?
* Ce n’est pas ce que je voulais dire, John, je veux tout simplement dire que nous allons demander à ce que tu sautes plusieurs classes comme tu l’as déjà fait. Nous pensons que tu as le niveau pour passer directement en terminale.
* La maîtrise ?
* Oui et nous discuterons, Louis et moi-même, avec le conseil de classe à la fin du mois pour savoir si les autres professeurs sont d’accord ainsi que le directeur et le proviseur de l’établissement. C’est une joie pour toi !
* Merci, Sir !
* Tu peux disposer ! Bon appétit !

Désormais, John savait à quoi s’en tenir. Désormais, il avait une lourde pression. Il devait continuer sur sa lancée comme il l’a si bien fait jusqu’ici. Arrivée à 15H30, Ms Cohen Levy faisait passer le premier contrôle de l’année en science-naturel qui sera évalué sur cent points. Ils n’auront que trois heures pour y parvenir, elle sait déjà que personne ne réussira à résoudre certaines questions qui sont très complexe et dont des gamins de cet âge ne peuvent résoudre. Et, comme on pouvait s’en douter, John Deuil déjoua tout les pronostiques en rendant sa copie en une demi-heure. Fascinée, la prof l’embrassa sur la joue sous la jalousie maladive de ces camarades. Il a obtenu 100/100 ! ENCORE UNE FOIS ! C’est ce qu’on appelle le coup du chapeau ! C’est de là qu’il se vengeait de ceux qui l’humiliaient tant et qui le frappaient tout les jours. Ils ne lui arrivaient pas à la cheville. Ils le savaient et se demandaient de quel milieu il venait pour réussir tout ce qu’il faisait comme cela en le comparant à un extra-terrestre.

À 18H30, tout le monde rentrèrent chez eux. Les camarades de classe n’ont pas fait de mal à John pour une fois car ce dernier était attendu par son père qui l’épiait. Il le ramena à la maison pendant qu’Alexandra préparait le dîner en ayant renfloué sa cave à vin. Quant aux invités prestigieux que recevaient les Deuils tous les soirs, ils continuaient de venir toujours plus nombreux et toujours avec de nouvelles têtes. Les invités Anglais qui ont été arrêtés par la police Londonienne puis incarcérer pour récidive à la conduite en état d’ivresse, ils ont été libérés sur parole. La justice n’a pas voulu les mettre en prison considérant que ce délit pouvait être passible d’une amende en plus d’un prolongement en garde à vue. Pourtant, le président du tribunal de Londres mit le doigt sur le fait que ces gens avaient l’habitude de fréquenter les soirées mondaines, très branchées, très classe style show biz hyper clash. Ils retournèrent chez les Deuils après leur libération pour recommencer à boire mais George ne voulait plus les recevoir en jugeant leur comportement indigne de l’aristocratie.

Les nouveaux invités arrivèrent et prirent place autour de la table ronde dont les chaises étaient séparées de plusieurs mètres de largeur avec des couverts blancs, des couteaux, des fourchettes, très classe. Ils s’assirent et dînèrent. Ces évènements que provoquaient les Deuils étaient non seulement pour perpétués la tradition des aristocrates qu’ils sont mais aussi de faire connaissance avec une nouvelle famille. Ils appelaient cela « des réunions ». La plupart qui y venait furent d’Angleterre mais cela n’empêchait pas d’accueillir des visiteurs toujours plus riches ainsi que d’importants émirs arabes, des chinois qui ont eu un grand pouvoir dans leur pays, des italiens qui sont immensément riches. Avant dîner, ils restaient toujours dans une autre pièce à bavarder de tout et de rien mais ce qui agaçait le plus John, c’était les tours de bises hypocrites. Ils ne se connaissent pas et pourtant, ils s’aimaient déjà. Tout cela permettait à Sir George et à Mrs Alexandra de faire la connaissance de gens de plus en plus importants.

Un homme vêtu d’un chemisier en soie et d’un porte-jarretelle, costard/cravate de couleur blanche s’avança vers George tenant un verre à la main. Il demanda ce qu’il faisait dans la vie et ce dernier répondit qu’il s’occupait sa vie aux enchères en les revendant le double de ce qu’il les a achetés. On appelle cela : « faire des affaires ». Une invité contemplait l’escalier depuis un bon moment et monta marche après marche lorsqu’elle fut arrêtée par Alexandra qui lui informa qu’il n’y avait rien là-haut.

John continuait toujours de voir ce qui se passe du haut des escaliers vu d’en bas. Il voyait que les invités continuaient de boire tout autant que ceux qui ont échappés de justesse à la prison. Ils voulurent danser et demandèrent à Alexandra Deuil si la piste de dance pouvait être libre pour eux en vue d’une soirée déguisé, un bal costumé. George répondit que c’était une très bonne idée mais qu’il serait plus judicieux de faire cela le week-end prochain dans une des plus belles salles de Londres en disant qu’il n’avait pas cela ici.

* Très chère, voulez-vous une tasse de thé après dîner ? demande Alexandra.
* Non, merci, Mrs.
* Vous avez tord vous savez, il est délicieux.
* Si vous y tenez !
* Très chère, mon mari m’a fait faire une robe comme la vôtre, elle vous va si bien.
* Merci, Mrs, je l’ai acheté pour deux mille livres, mon tailleur est très bien.

Un des invités lève un toast en l’honneur de la famille Deuil pour leur incroyable sens de l’humour. Ils mirent le doigt sur ce qui s’est passé la semaine dernière aux médias :

* Oh, avez-vous vu qu’on a dérobé la pierre de Rosette du British Museum ?
* Of Course ! s’exclama une autre invité, je suis choqué !
* Qui a bien pu prendre cette pierre avec la sécurité du musée ? demande George.
* C’est surprenant !
* Les médias disent que Scotland Yard va se charger de cette affaire, répond George.
* C’est vrai chéri, répondit Alexandra, j’ai vu dans le journal de ce matin qu’on pense que les caméras de vidéosurveillance ont été manipulées par des brigands.
* La reine Elisabeth II est sous le choc ! s’exclame une Américaine.
* Certes, l’Angleterre est un très beau pays Mrs, mais il se produit beaucoup de choses étranges, je pense, répliqua un bourgeois Hongkongais.
* A combien de milliards de livres sterling est estimé la pierre de Rosette ? demande une jeune demoiselle bourgeoise issue d’une famille aristocratique.
* Le chiffre est d’une valeur inestimable, répondit Alexandra. Je crois qu’il est de l’ordre de mille milliards de livres.
* Mille milliards, oh Mrs, quel scandale ! répondit une autre invité.

Le temps passa sous la bavardise incessante de ces rapaces. Arrivée à minuit, c’était l’heure de partir et les invités demandèrent aux Deuils de ne pas oublier pour le week-end prochain de louer une salle pour une soirée. Ils étaient complètement bourrés suite à la bouteille de rosé brut qu’ils ont absorbé mais ils savaient comment dessaouler, en buvant beaucoup d’eau pour noyer l’alcool et en mangeant deux louches de caviar pour changer le goût amer. Par conséquent, ils ne risquaient rien sur la route. Il faut dire que ce n’est pas la première fois que ces invités font la fête. Dans d’autres familles aussi, ils se sont rendus pour passer quelquefois des nuits blanches. Faire la fête et boire suffisait à leur bonheur ! Les gens de la noblesse ont des manières bien particulières de s’amuser et de détendre l’atmosphère.

John était dans sa chambre et il faisait ces devoirs tout en continuant toujours de manipuler son matériel scientifique en basculant dans un univers complètement différent de celui dont il était. A 2H du matin, il continuait toujours. Sa mère lui demanda d’éteindre tout et d’aller dormir mais il ne l’écoutait pas. « J’en peux plus, pensa Alexandra, il a un caractère en acier, je ne peux plus le corriger, il échappe à mon contrôle et à celui de son père. Que vais-je faire de lui ? » Inquiète, elle retourna dans la chambre nuptiale où dormait le couple. Toute la nuit, il a travaillé et il a laissé son ordinateur allumée.

Le matin, il se réveilla et s’aperçut qu’il avait oublié d’éteindre ces appareils. Pourtant, il était sûr de l’avoir fait. Que lui arrive-t-il ? Comme d’habitude, il prit son déjeuner et fila au collège. Ce Mercredi, il allait avoir un nouveau contrôle. Il se rendit au collège avec un croissant dans la bouche et attendit sagement la sonnerie pour intégrer l’établissement. Son père l’a accompagné en Rolls comme à l’accoutumé et lui demanda de prévenir le directeur si jamais on lui faisait encore quelque chose de malheureux. Ces bleues se voient moins en espace de quarante huit heures, car sa mère lui avait mis beaucoup de compresse et elle lui a donné beaucoup d’antidouleurs.

Sir Parili Esnosio, le prof de techno, demanda une mise à l’épreuve. Mais, attention, car entre temps, on lui avait signalé l’exploit de Sir John Deuil. 100/100 au contrôle de physique et de chimie, 100/100 au contrôle de math, 100/100 au contrôle de Science-Nat. Il voulait s’assurer que cet enfant de dix ans n’avait pas réalisé un tel miracle par hasard. Dès lors, il resta devant lui et surveilla si, par hasard, il aurait un geste mal intentionné comme prendre des antisèches ou des bouquins pouvant l’aider. En effet, lui, n’imaginait pas que cela était possible. Aucun gamin de cet âge ne peut réussir à faire cela dans le monde. Il le met à l’épreuve et surveille les moindres de ces faits et gestes ce qui ne le déconcentra pas. Au contraire, il aimait se sentir admirer.

Le contrôle commença sur des chapeaux de roues ! Le temps allait être de trois heures. TOP ! Chaque élève retourna sa feuille et commença immédiatement par la première question. On entendit : « Bonne chance, fils à papa » ! Et oui ! C’était encore John qui était visé mais il ne se laissa déconcentrer par personne. Le professeur de technologie le contemplait en le soutenant du regard. Il prit une gomme, un crayon de couleur, une règle, un stylo à bille et écrivait avec son matériel pendant que d’autres lui chuchotèrent s’il pouvait leur prêter des affaires qu’ils n’avaient pas emmenés. Il faisait comme ci de rien n’était et continuait toujours au même rythme. Un élève chercha à troubler sa concentration en lui jetant des crayons sur la tête pendant que le prof avait le dos tourné. Une heure après, il rendit sa copie en disant avoir fini.

Intriguée, le prof de techno ne corrigea pas sa copie tout de suite. Il lui demanda ce qu’il savait faire dans le côté pratique et il répondait avec une maestria en maniant le vocabulaire encore mieux que ne l’ait fait Albert Einstein de son vivant. Le prof Italien voulait le mettre à l’épreuve et le poussant à répondre par le côté pratique. Sait-il souder ? En technologie, la matière est assez délicate. Pourtant, il releva le défi et il réussit tout ce que lui demandait le prof sous le regard haineux mais en même temps fascinés de ces camarades qui l’ont frappé et à qui il embouche un coin. En faisant cela, il prouva irrémédiablement qu’il en avait dans le pantalon et le professeur était consterné de voir comment il réussissait tout ce qu’il faisait. C’était hallucinant ! Du jamais vu ! Quel été son QI ? Peut-on l’exploiter ? C’était maintenant les questions que se posait le camp professoral à son sujet.

**II**

*L’horloger*

Après avoir corrigée sa copie, Sir Parili Esnosio comprit que ce n’était pas un élève ordinaire. Il a encore eu 100/100 ! Dans l’après-midi, il y avait eu aussi un contrôle d’Anglais et de Latin dont les professeurs sont respectivement Mrs Sidney Vandecher et Sir Partovitch Lilium. Il a eu encore 100/100 ! Effectivement, il ne pouvait demeurer au lycée et la rumeur a fait l’unanimité lorsqu’on arriva à la fin du mois de Septembre. Le directeur du conseil de classe affirma que le relevé de notes était bien trop parfait.

Les médias prirent connaissance de ce phénomène si bien que des scientifiques et chercheurs commençaient à s’intéresser de très près à son cas. Il pouvait atterrir en terminale car nous n’étions qu’encore au mois de Septembre. Si ce choix aurait été pris en cours d’année, il lui aurait été vraisemblablement impossible d’y parvenir mais c’est surtout que les enseignants n’auraient tout simplement pas eu « l’autorisation » de le faire vu le retard incommensurable qu’il aurait pris sur le reste de ces camarades. Le proviseur en profita pour expliquer au directeur que la jalousie de sa classe lui ont valu de rentrer chez lui tout les jours couvert de bleues et d’équimoses et qu’il n’en parlait jamais. Il insista en disant qu’il avait pris connaissance de sa suivie en psychologie dans un cabinet médical située à Trafalgar.

Le problème était maintenant de savoir comment il serait dans un lycée. Si au collège, on lui menait la vie dure de part sa petite taille, qu’en serait-il en lycée ? Avec des durs ? Des grands ? Supporterait-il le choc ? C’est alors qu’un scientifique entra en contact pendant le week-end avec le collège Saint Antoine avant qu’ils ne basculent John Deuil pour qu’il passe sa maîtrise :

* Bonjour, je m’appelle Ben Warren Huygens, chercheur, scientifique, mathématicien, physicien biologiste, chimiste, astronome et docteur travaillant pour des laboratoires de recherches à Londres, j’ai entendu parler de ce jeune garçon.
* Que voulez-vous ? demande le directeur.
* Ecoutez, ce petit n’a rien à faire à l’école, il doit être avec nous. Avoir sa maîtrise ne changera rien pour lui, nous pouvons faire de lui quelqu’un d’important, nous avons besoin de quelqu’un comme lui dans nos recherches, il travaillerait pour nous.
* Sir Huygens, je suis incapable de prendre cette décision, ce sont ces parents qui doivent vous donner leur consentement.
* Pouvez-vous me communiquer leur numéro de téléphone ?
* +44 208 226 9254. Ne dites-pas que je vous l’ai communiqué.
* Ne vous inquiétez pas, cela restera entre nous. Je vous remercie. Au revoir !

Ce dernier appelle et tombe sur Alexandra à qui il explique son projet :

* Bonjour Mrs, je suis Ben Warren Huygens, chercheur, scientifique et astronome à Londres, pourrais-je parler à Sir John Deuil s’il vous plaît ?
* Il est chez son psychologue, pouvez-vous rappeler ?
* Ecoutez, je vous appelle car j’ai entendu parler des exploits de votre fils, il fait la une des journaux Londoniens depuis quelques temps et les médias n’arrêtent plus de parler de lui.
* Que voulez-vous à mon fils ?
* Je pensais qu’il lui serait inutile de continuer sur le chemin de l’école ! Vous savez, il aura des bagages, il en aura plein sur lui, un avenir en or mais vous devez me faire confiance. Votre fils serait bien mieux avec nous.
* Vous voulez vous servir de lui comme cobaye, c’est hors de question ! Le collège Saint Antoine aussi veut se servir de lui, il est hors de question que je donne mon approbation pour que mon fils vous suive, jamais, vous entendez ?
* Ecoutez, Mrs, pourrais-je lui demander son avis ? Quel est le téléphone de sa psy ?
* +44 208 333 4758 mais sachez encore une fois que mon fils ne vous suivra pas, je m’y opposerai, je vous le garanti.
* Merci. Au revoir, Mrs.

Ce dernier appelle le docteur Rosenberg pendant qu’elle est justement en consultation avec lui. Elle répondit qu’elle n’avait pas le temps de répondre mais celui-ci insista en lui demandant de parler avec John.

* Allo !
* Bonjour, Sir John Deuil. J’ai entendu parler de vous par l’intermédiaire des médias, je suis Ben Warren Huygens, chercheur, scientifique et astronome à Londres.
* Que me voulez-vous ?
* Le fait que vous allez basculer en terminale a fait grand bruit à Londres et nous sommes ici fasciner par votre QI que nous imaginons exploitable. Etes-vous animer par la passion d’un scientifique ?
* J’ai des tas d’équipement chez moi, en effet.
* Je sais que vous êtes en rendez-vous avec votre psychologue. Pourrait-on se donner rendez-vous quelque part ?
* Si vous voulez.
* Avez-vous quelque chose à faire Dimanche prochain ?
* Non, enfin si, je vais souvent au British Museum.
* A quelle heure y allez-vous et combien de temps y restez-vous ?
* J’y vais généralement le matin et j’y reste jusqu’à la fin de l’après-midi.
* Si je vous donne rendez-vous à 18H, est-ce que cela vous ira ?
* Oui.
* Très bien ! Rendez-vous Dimanche 07 Octobre devant la tour de l’horloge du palais de Westminster juste devant la grande cloche Big Ben.
* Comment est-ce que je vous reconnaitrai ? A quoi ressemblez-vous ?
* C’est moi qui irais à vous ! Je sais qui vous êtes !
* J’y serais !
* Merci beaucoup, John. A bientôt.

Le psychologue lui demanda qui c’était mais il ne répondait pas. Elle dit à ce dernier qu’il était très sollicité depuis quelque temps. Elle lui fait rappeler que depuis un mois qu’il se fait suivre chez elle, son cerveau s’est beaucoup arrangé. Pourtant, à la tombée de la nuit, chaque soir que Dieu fait, son attitude devenait de plus en plus étrange. Entre temps, le bal costumé allait avoir lieu demain soir. Alexandra a réservé le salon qui serait suivi d’un buffet et d’un orchestre. Le prix : cent mille sterling. Ce n’est rien pour les aristocrates fortunés qu’ils sont. Elle appela les invités dont celui qui était retourné en Italie et à Hong-Kong en Chine pour lui parler de cet évènement qui a été malencontreusement repousser. Elle s’en excusait et continuait de dialoguer avec les gens de la haute. En attendant, John quitta le psychologue qui lui a pris deux cent livres pour la visite d’aujourd’hui et rejoignait son père George dans la voiture qui l’attendait depuis un bon moment en klaxonnant.

Avant qu’il ne parte, la psychologue Rosenberg a demandé à John de venir seul la semaine prochaine comme il l’a fait l’autre jour. Il lui répondit en disant qu’il ne sait pas s’il viendra la semaine prochaine et partit. Qui est cet homme étrange qui a donné rendez-vous à John dans la tour de l’horloge du palais de Westminster, juste devant le Big Ben ? Il confia ce secret à son père qui lui demanda de se méfier et qu’il s’agissait sans doute d’une très vilaine farce. Il n’avait pas l’air ! De plus, il était joignable car il lui avait donné son numéro de téléphone. Le directeur du collège Saint Antoine reçut la visite des médias qui lui posèrent des questions au sujet du génie qu’ils ont. Ils lui demandent comment ils se sont aperçues qu’il avait sa place en terminale. Quel a été le déclic ? Le directeur ne répondit pas et était pressé de se débarrasser des journalistes un peu trop encombrant.

Alexandra revoit son fils et l’embrasse pour lui dire qu’elle était fière de lui. Aussi, il y a une rumeur qui circule au sujet des invités qui ont été arrêtés et incarcérer pour conduite en état d’ivresse puis juger avant d’être relâcher par le tribunal de Londres. La rumeur dit qu’ils auraient probablement quittés l’Angleterre pour emménagés dans la petite ville Londonienne de Queen Square et que là-bas, ils auraient redémarrés une nouvelle vie en arrêtant l’alcool. Avant de partir, ils ont rendu une dernière visite aux Deuils qui ont été ravi de les revoir une antépénultième fois. Ils leur demandèrent de revenir les voir aussi souvent que possible et de garder le contact avec des courriers ou courriels. George leur demanda d’arrêter de boire en leur disant qu’il connaissait bien le lieutenant Ross de la MPD et qu’il ne rigolait pas avec les arrestations pour conduite en état d’ivresse à Londres. Il leur promit de lui parler pour qu’il supprime le fichier ouvert à leur sujet ce qui porte atteinte à l’image de la bourgeoisie.

John ne voulait pas les voir. Il recommença et les contempla du haut des escaliers. Il s’incrusta dans sa chambre. Cet après-midi, il allait retourner au Nord de Trafalgar Square avec son père à la National Gallery au musée. Aujourd’hui allait être un jour particulier car les expositions se feront nombreuses pour la présentation d’une collection d’œuvres d’arts. Bien évidemment, l’attraction reste gratuite. Il n’y a rien à débourser si ce n’est le coût du trajet pour celles et ceux qui vivent loin et en dehors de la capitale Londonienne. Entre temps, et après plusieurs semaines d’attente, on fait savoir par l’intermédiaire d’un reportage télévisé que la pierre de Rosette n’a toujours pas été retrouvée mais que New Scotland Yard ne désespérait pas. Interpol continuait de les soutenir ainsi que les autres services secrets.

En hommage à la reine Queen Elisabeth II, ils se devaient de rendre à césar ce qui appartenait à césar. Ils programment cette journée de Samedi au jour où la pierre de Rosette a été dérobée, le jour J où la pierre a disparu. Tout les téléspectateurs du monde entier sont braquer devant leur poste de télévision et chacun essaye de dégoter le petit truc qui leur permettrait de débusquer la vérité. Avec des images brouillés, flou et au ralentis, il était impossible de voir quoique ce soit. Les téléspectateurs faisaient entendre leur mécontentement en disant qu’avec le budget du British Museum, ils auraient pu mettre des caméras de vidéosurveillance qui fonctionne bien.

La qualité d’image est tellement mauvaise que les Londoniens disent que l’on se croirait dans un de ces documents télévisés projetées par l’Agence Spatial Américaine en train de faire voir des astronautes qui réparent un panneau solaire en 7H de temps sur leur navette en se livrant à d’autres activités aérospatiales. Bref, nombreux sont ceux qui éteignirent leur poste de télévision sans même voir le restant de ce reportage télévisé et passèrent à des occupations réels plus distrayantes et plus enrichissantes.

John et son père se rendirent à la National Gallery en Rolls. Ce dernier descendit et ouvrit la portière de derrière à son fils. Ils se dirigèrent vers le musée et avait hâte de voir à quoi pouvait bien ressembler leur nouvelle collection d’œuvres d’arts. La plupart sont des masques tout comme d’autres sculptures animées de la même passion pour la découverte. Il y a également différents bijoux comme des rubis, des saphirs, des diamants bruts enfermés dans un cadran tenu par un système d’alarme ultra perfectionnée. On peut également y découvrir les objets de valeurs appartenait aux rois et aux reines ainsi que le lit où ils dormaient, la maison où ils vivaient. Le père va aussi là-bas pour les enchères. C’est d’ailleurs en ces lieux qu’il a acquis tout ces engins électroniques qui lui permettent d’assouvir sa passion pour les machines. Il y a aussi les statues respectives des rois égyptiens ou ceux qui ont marqués leur époque comme Toutankhamon, Shahrazade, ou encore Ramsès II sont aussi de la parti. Ce musée inaugure chaque année de toutes nouvelles expositions et rejoins un succès de plus en plus important au fil du temps. Il allait y avoir un guide accompagnateur qui ferait visiter aux étrangers ceux qui ne sont jamais venues dans ce musée. Le musée se prête à d’autres activités comme l’excursion ou la salle de lecture pour les écrivains et les passionnés de littérature et reste en tout point comparable au British Museum. La seule différence réside sur la notoriété concurrente des deux musées qui reste, malgré tout, les plus convoités de la planète.

Sir George Deuil se rend aux enchères avec son fils. On présente les nouveautés qui allaient être mis sur le marché du musée. Parmi eux, il y avait *Un bracelet en or. Une chaine stéréo. Un four à micro onde. Un système de téléportation. Une table en acier fait en métal. Une pierre qui a appartenu à un roi. Un pendentif dernier cri. Un appareil photo infrarouge. Un manuscrit sacré dans lequel est enfermé les plus grands secrets de Napoléon Bonaparte. Une télévision noir et blanc comme dans les années 60 avec la seule différence qui permet de passer de ce mode à celui de la couleur. Le lit de Louis XV qui n’est plus à présenter.* Il y avait encore beaucoup mais ce qui intéressait John, c’était surtout ce système de téléportation qui permet de vous transférer d’un endroit à un autre en un temps record.

* L’objet est estimé à cent mille livres. Qui dit mieux ?

Une autre personne surenchère et propose deux cent milles.

* Qui dit mieux ? Attention, deux cent milles une fois, deux cent milles deux fois ?
* TROIS CENT MILLES, dit George.
* Trois cent mille ? On en est à trois cent mille, qui dit mieux ? Trois cent mille une fois, trois cent mille deux fois
* Je propose cinq cent mille sterling, s’exclame une jeune femme.
* Oh, mon Dieu ! s’exclame John. Papa, il faut que tu aille au dessus.
* Cinq cent mille ? Qui dit mieux ?
* SEPT CENT MILLE et c’est mon dernier mot, s’écria Sir George.
* Cinq cent mille une fois ? Deux fois ! Magnifique ! Adjugé ! Vendu, pour sept cent mille livres sterling.

George a fait un nouveau cadeau à son fils mais il est d’une valeur inestimable. Pourquoi a-t-il voulu tant cette machine ?

* Pourquoi as-tu voulu tant cette machine ? Il y en avait d’autres !
* C’est magnifique, Papa, comme cela, tu n’auras plus besoin de m’accompagner à l’école ou chez la psychologue en Rolls.
* Petit futé !

Et, dès le premier soir, John s’enferma dans sa chambre et mit la machine en marche. Il n’avait pas besoin de notice ! Il savait tout faire ! Il monta dedans et demanda par exemple à se rendre au point où il aura rendez-vous le week-end prochain avec Sir Ben Warren Huygens. Il programma la téléportation pour atterrir devant le palais de Westminster dans la tour de l’horloge. Il disparut et échoua au pied de l’horloger où il contempla les aiguilles de la montre pour s’apercevoir qu’il était parti à bord de la machine à 21H00 précise et il arriva avec dix secondes de plus. Cela signifie qu’il pouvait se téléporter de sa maison à la tour de l’horloge en un rien de temps, comme s’il s’agissait d’une simple formalité. (En Rolls avec son père, il y aurait mis plusieurs heures de route). Il retourna à la maison de la même façon qu’il est venu ici et échoua dans sa chambre avant de sortir de la téléportation pour éteindre la machine en essuyant quelques goutes de sueurs. Quelle machine ! Il ne s’est pas trompé ! Il savait pourquoi il la voulait et il savait ce qu’il en ferait une fois qu’il l’obtiendrait.

Le lendemain matin, il prit son petit-déjeuner et plutôt que d’y aller encore en Rolls pour que tout le monde se moque de lui en le traitant de bourgeois, il préfère remonter dans la téléportation et prévient son père qu’il pouvait aller travailler sans l’attendre. Il échoua juste devant le collège Saint Antoine mais devait maintenant faire disparaitre sa machine pour ne pas qu’on la lui prenne. Plutôt que de trouver la bonne cachette pour la ranger, il l’a fait disparaitre grâce à un bouton pratique qui se trouvait sur la machine même servant à rendre invisible. Lui seul saurait où elle se trouve. Lorsqu’il a atterri, il a pris soin de le faire dans un endroit isolé, il a calculé la trajectoire de façon à ne pas échouer en pleine rue. Il savait qu’en calculant le point d’atterrissage, il limiterait les risques à ce qu’on le repère. Il savait tout ce qu’il devait faire !

Il se rendit au collège pour un premier cours avec son professeur de physique et de chimie. Il attendit la sonnerie pour intégrer l’établissement comme tous les camarades de sa classe qui parlent en disant qu’il allait sauter encore plusieurs classes et qu’on allait le mettre en terminale. Sir Alain Chabert expliqua d’ailleurs aux autres élèves que Sir John Deuil allait quitter le collège Saint Antoine pour un lycée où il serait directement en terminale. Il affirma que son niveau était bien trop bon pour qu’il reste au lycée. Il expliqua aussi que lors du conseil de classe, le directeur, le proviseur et les autres enseignants se sont joints à son avis et comme il a fait 100/100 à tout les contrôles de toutes les matières, il n’avait pas besoin de rester ici. Sous la jalousie, un élève se lève et demande la parole.

* Oui ? Qu’y a-t-il Francis ? Nous vous écoutons !
* Ce petit bourge a triché, je l’ai vu lors des examens, il a copié.
* Allons, ce n’est pas parce que vous n’atteignez pas la moyenne générale que vous devez prendre les autres pour des cancres et des idiots, répond le professeur.
* Excusez-moi, Sir Chabert.
* Rasseyez-vous !

John devra donc aller au lycée Saint Joseph demain matin pour son premier cours qui se trouvait juste à côté du collège Saint Antoine. Il n’avoua pas qu’il avait reçu un appel qui lui demanda d’arrêter les études pour venir aider les chercheurs. Le directeur du collège le savait et il composa le +44 208 226 9254 car il voulait parler avec Sir George Deuil pour savoir ce qu’il pensait de tout cela. Cet homme d’affaire était parti à son travail et c’est sa femme qui décrocha.

* Allo ?
* Mrs Deuil ? Bonjour, c’est le directeur du collège de votre fils.
* Oui.
* Je voulais savoir ce que vous pensez de tout cela ! Je suppose que vous savez que John va intégrer le lycée Saint Joseph. Je l’ai ai appelé, ils sont très heureux de l’accueillir au sein de leur établissement. Vous, Mrs, que pensez-vous ?
* Si vous me demandez ce que je pense que mon fils va en terminale, sachez que cela ne m’étonne pas, vous savez, nous avons toujours eu des origines prêtant à l’intelligence.
* Je n’en doute pas, Mrs, donc vous ne voyez pas d’inconvénient à ce que votre fils bascule aussi soudainement au lycée ?
* Le seul inconvénient, c’est qu’il craint de se faire marcher dessus par des jeunes qui n’ont peur de rien, vous savez, il est si fragile.
* J’ai demandé à la directrice du lycée Saint Joseph de veiller personnellement sur lui, nous prenons soins à ce que son intégration se passe bien. Vous savez, j’ai reçu un coup de téléphone mystérieux ce week-end.
* Mystérieux ? Que voulez-vous dire, mon cher ?
* Un homme m’a téléphoné pour me dire qu’il voulait que John arrête ces études pour qu’il réalise un rêve et pour qu’il vienne en aide aux chercheurs, je lui ai donné votre numéro de téléphone.
* Oui, Ben Warren Huygens, il m’a appelé moi aussi, je m’oppose formellement à ce que John stoppe ces études, il est bien trop jeune, voyons, et personne ne connait cet homme, il s’agit très probablement d’une farce.
* C’est curieux parce qu’à première fois, il ne m’en donnait pas l’impression. Sur ce, je dois vous laisser, on m’appelle sur une autre ligne. Bonne journée Mrs et excusez-moi de vous avoir déranger.
* De rien, cher ami. Au revoir !

John était toujours en classe et appréhendait la journée de demain. Il ignorait comment il serait reçu au lycée, si les professeurs seraient gentils avec lui etc. Il avait expliqué ce problème à son psychologue qui lui avait recommandé d’analyser le présent et de toujours aborder les choses sous un bon aspect. À 17H30, il quitta le collège Saint Antoine pour la dernière fois en disant « adieu » à tous ceux qui l’avait frappé et torturé, que ce soit dans la récré comme ailleurs.

Le soir, il rentra chez lui. Pour cela, il fit réapparaitre sa machine de téléportation et monta dessus en poussant les réglages et en enclenchant le système de la propulsion. En cinq secondes, il retourna chez lui. Il descendit les escaliers et embrassa sa mère qui ignorait qu’il avait fait l’acquisition d’un tel appareil. Elle lui demanda comment il avait fait pour revenir de l’école par la porte de sa chambre. Il lui répondit qu’elle avait sans doute rêvé. Ce soir, de nouveaux invités débarquent. Une sicilienne, une Bulgare, un Italien, un Japonais, un Belge, trois Français, un Américain, des aristocrates qui se vantaient que leurs proches côtoyaient la marquise. Alexandra avait reçu une carte d’invitation pour le prochain bal costumé qui se tiendrait le week-end prochain. On lui demanda d’y venir avec son fils et son mari. Celui qui s’était déroulé la semaine dernière a été sensationnel. Ils dansaient tous sur la piste de la salle radieuse qu’avaient louée Sir et Mrs Deuil.

Au programme ce soir, du caviar, du saumon fumée, du vin 1960 Saint Estèphe Vignoble. Une bouteille de Millésime 1945 pour l’invité Belge sorti tout droit de la cave à vin de la maîtresse de maison. L’Italien commença une discussion interminable avec Sir George alors que son fils restait toujours enfermé dans sa chambre. Il lui parla de la pierre de Rosette qui a été dérobé et que Scotland Yard n’avait toujours pas retrouvé cet individu. Le voleur aurait trompé la vigilance des gardes en empruntant une identité qui n’était pas la sienne et en s’infiltrant ensuite à l’intérieur du musée pendant la nuit du week-end dernier en ayant réussi à ouvrir le cadran contenant la pierre protégée par un système de sécurité infrarouge et par des rayons ultraviolets. Il insista aussi en disant que la qualité des images reconstituées tant bien que mal par le British Museum était d’une qualité exécrable. Tout le monde l’a vu ! Il s’étala ensuite sur des sujets vestimentaires en parlant de tout et de rien, de ce que son fils faisait comme métier, de l’histoire de sa famille…C’est fou combien les Italiens aristocrates peuvent parler sans se fatiguer.

Les trois Français étaient fascinés de voir une telle maison qu’était celle des Deuils. Ils n’imaginaient pas que ce serait aussi beau et aussi classe. Au plafond dessinés dans de la peinture sauvage, un lustre en or venait couronner toute la pièce. Un vase était sur chaque table avec des fleurs, des tulipes, des roses plein le sol. Quant au Belge, il était jaloux de voir qu’un tel luxe puisse exister en ce monde. Pourtant, lui aussi était bourgeois de par sa femme mais n’imaginait pas qu’ailleurs, ce serait aussi classe, aussi chic. Il se servir une coupe et une fois qu’il l’a consommé, il se resservit une autre coupe. Chacun se déshabillait du regard ! Ils étaient tous très bien habiller, costards/cravates, robes turquoise pour l’aristocrate sicilienne qui entama la conversation avec Alexandra :

* Très chère, resservez-vous du vin !
* Non merci, Mrs, je vais devenir pompette. Je préfère le caviar !
* Allez-y ! Servez-vous, très chère, il y a du caviar de Beluga.

Ils soulageaient toujours aussi bien les conviés en demandant au Major d’Homme de prendre les vétustes pour les mettre sur des cintres qu’ils prennent ensuite une fois parti. John contemplait toute cette hypocrisie qui lui donnait toujours envi de vomir. Il méprisa sa mère pour ces nobles qu’elle invita chaque soir à sa table. Lui aussi été aristocrate mais c’était plus fort que lui, il ne supportait pas leurs manières, leurs façons de parler, de se vêtir. Il les contemplait d’en bas mais retourna dans sa chambre en claquant la porte lorsque les trois conviés Français levèrent la tête pour le voir. Intriguée, ils montent les escaliers en riant et ouvrirent la porte lorsqu’ils aperçurent l’horreur. Ils n’auraient jamais dû venir le voir !

* OH, DOUX JÉSUS !
* MON DIEU !
* Que se passe-t-il ? demande Alexandra.
* C’est les invités, ils sont montés voir John, répond son mari.
* OH MON DIEU !!! Allons-nous-en !!!

Soudain, ces derniers partirent en reprenant immédiatement leurs vêtements sur les cintres et en souhaitant une bonne soirée aux Deuils et aux autres invités.

* Revenez ! s’exclame Alexandra. Mais, que se passe-t-il ?
* Je ne sais pas, c’est curieux, répondit George, je vais aller voir ce qui se passe dans la chambre du petit.
* Oui, vas-y chéri.

Il monta les escaliers d’une traite et ouvrit la porte lorsqu’il trouva toutes les lumières éteintes. Il ferma les yeux, l’ordinateur en veille. Il ouvrit les yeux dès qu’il entendit les pas de son père surgir du parquet pour rejoindre ses invités, il ralluma toutes les lumières et se remit devant ses machines.

L’italien bavard en remit une couche sous le regard du Belge qui pensa que lui parlait beaucoup mais qu’à côté de celui-là, c’était rien. La soirée se poursuivit jusqu’à quatre heures du matin sous le champagne, les cocktails, le vin, le caviar, le saumon et toute la bonne nourriture bourgeoise. George s’excusa auprès de ces invités que trois des leurs sont parti avant que la réunion ne se termine. Chacun rentra chez eux. Alexandra alla avec son époux dans la salle de bain avant de faire l’amour sur leur lit nuptiale.

À l’aube d’une journée capitale pour John, ce dernier se réveilla. Aujourd’hui allait être son premier jour au lycée. Pour ne pas se tromper avec son appareil de téléportation quant au trajet, il demanda à son père de l’accompagner afin qu’il puisse mémoriser l’endroit exact du point qu’il devra programmer pour demain. George accepta mais lui demanda de ne plus compter sur lui à l’avenir et qu’il avait beaucoup de travail. Il lui rappela qu’il avait fait l’acquisition pour sept cent mille livres sterling de cette machine, ce n’était certainement pas pour qu’il lui redemande d’utiliser sa Rolls, il avait mieux à faire avec. John s’excusa et lui demanda de ne rien dire à sa mère. Il le lui promit et en profita sur le trajet qui le menait au lycée Saint Joseph pour lui demander ce qui s’est passé hier, avec les trois Français qui sont venues. Il répondit qu’il dormait après 21H et qu’ils cherchaient probablement un prétexte pour quitter la réunion avant tout le monde.

* Sûrement, dit Sir George, mais cela reste étrange.
* En tout cas, ce n’est pas moi, Papa.
* Voilà, tu es arrivé. Bonne chance pour ta première journée dans un lycée ! Essaye de te faire des amies !
* J’essayerai ! Promis ! Merci, Papa.

La sueur au front, il se dirigeait là-bas en trainant son cartable dans le dos. Marchant en direction de l’horizon, John appréhendait cette journée qui le conduisait au lycée Saint Joseph pour la première fois. Il entra au seuil de l’établissement et attendit qu’on vienne jusqu’à lui, un air craintif au visage et le regard apeuré. C’est alors qu’un gardien lui ouvrit la porte de l’entrée principale. Il s’avança et fit connaissance avec les nouveaux escaliers qu’il monterait et descendrait avant de rejoindre dans sa nouvelle classe.

Il arriva. Les lycéens étaient déjà en cours avec leur professeur de Mathématique, Sir Jean Louis Duchez pas plus haut que trois pommes, chauve, petite cravate, le ton aristocrate qui présenta John au reste de ces camarades en lui demandant d’entrer sans faire preuve de timidité. Il informa les élèves de son âge qui restaient pantois. Un gamin de 10 ans au lycée prêt à passer sa maîtrise l’année prochaine ! Il informa John qu’il était au courant de ces exploits et voulait le mettre tout de suite à l’épreuve. Il lui fit faire un contrôle sur vingt pour tester son QI en équation scientifique et pour savoir s’il serait au niveau des autres de ces camarades en terminale. Au quel cas, un voir plusieurs cours de rattrapage seraient nécessaires.

Comme avant, il devait garder la copie au dos jusqu’au signal de départ du professeur. La belle petite blondasse de dix huit ans qui lui donna sa feuille lui fit un charmant sourire et lui souhaita bonne chance pendant que les autres continueraient leur cours comme s’il s’agissait pour eux d’un jour normal alors qu’une nouvelle recrût s’annonce. Il commença. Il devait travailler sur une table isolé de celle des autres pour être sûr qu’il ne trichera pas ou qu’il ne se ferait pas souffler les réponses aux questions posées par ces camarades. A première vue, il y avait bien cinq mètres séparant la table du fond de celle où travaillait John Deuil. Une heure après, il avait fini. Il se leva de sa chaise et s’avança devant le professeur à qui il remit sa copie. Ce dernier continuait de faire cours et corrigea sa copie à l’heure de la récré.

20/20 ! C’est la note qu’il a obtenu. Il a réussi son entrée au lycée. Maintenant, le prof de math comprend mieux pourquoi il a fait un bond en basculant aussi rapidement du lycée en terminale alors que cela ne fait qu’un mois seulement qu’à eu lieu la rentrée scolaire. Nous étions maintenant en effet au mois d’Octobre et en espace d’un mois, le jeune garçon a fait des prouesses étonnantes. Les médias soulevèrent l’intrigue. Qui était-il en réalité ? Personne en Angleterre ne comprenait un tel phénomène si bien qu’il attira les convoitises de chimistes spécialisés ou bien encore de biologistes travaillant dans des laboratoires Londoniens. Des chercheurs se penchaient de plus en plus sur son cas et rêvaient de connaitre avec exactitude le QI de ce génie.

Sir Augustin, le directeur du collège Saint Antoine, continuait de recevoir la visite de la presse pour débattre du cas de John Deuil mais il ne voulait pas leur répondre et les orienta maintenant chez son confrère, le directeur du lycée Saint Joseph, Sir Michael Preston. La visite de la presse satisfaisait les anciens professeurs de John qui ne tarissait pas d’éloges à son sujet. Ils répondirent aux interrogations des médias du mieux qu’ils pouvaient. Parmi eux, il y avait tous les professeurs qui ont connus ce jeune homme.

Il y avait donc le professeur de physique et de chimie, Sir Alain Chabert. Le professeur de Mathématique, Sir Louis Vinchez. Le professeur de Français, Sir Sébastien Dujardin. Le professeur d’histoire-géographie, Mrs Patricia Duchenoise. Le professeur de science-naturel, Ms Cohen Levy. Le professeur de technologie, Sir Parili Esnosio. Le professeur d’Anglais, Mrs Sidney Vandecher. Le professeur de latin, Sir Partovitch Lilium ou bien encore Mrs Duck de Bourg qui continuait à suivre le jeune prodige de très près pour être le professeur principal des terminales ES du lycée Saint Joseph en s’occupant des cours de Français au sein du lycée. Elle critiqua la façon de s’habiller de John où elle dit qu’il y a des jours où il se laisse aller et qu’elle le sait pour ne l’avoir que trop connu. La presse prit des notes et balancèrent tout dans les mains de qui de droit.

L’heure d’après, ce dernier allait faire connaissance avec son nouveau professeur de physique et de chimie en la personne de Ms Jena II la comtesse. C’est une aristocrate ! Grande et imposante de taille, très bien vêtu, très bon chic bon genre. Une brune aux yeux marron, une robe en dentelle, une écharpe autour du cou, des gants en soie, de talons hauts, le style branchée, fille classe. A tout casser, on lui donnait vingt ans, pas plus. Elle voulait mettre notre ami à l’épreuve. Pour cela, elle lui demanda quels étaient ces connaissances mais il répondit qu’il ignorait jusqu’où pouvaient aller ces limites. Cela amusa la classe mais pas le professeur qui lui demanda ce qu’il voulait dire. Le mieux était de le défier. Elle jugea qu’il avait les chevilles qui enflent et voulait lui faire admettre qu’il n’était pas un robot mais un être humain qui a le droit à l’erreur comme tout le monde.

Ce Mercredi était un jour particulier car il symbolisait un tournant dans la vie de John Deuil qui avait tiré définitivement une croix sur la fréquentation peu glorieuse de l’illettrisme qu’il avait connu au collège Saint Antoine. Il espérait que le niveau serait un petit peu plus corsé maintenant qu’il était en terminale. La comtesse le mit à l’épreuve et comme Jean Louis Duchez, le professeur de mathématique, elle le mit sur une table isolée de celle des autres en demandant, comme par coïncidence, à la même petite blonde de tout à l’heure de lui servir sa copie. Celle-ci lui souhaita bonne chance en le fixant droit dans les yeux, et commençait à poser son regard sur elle à la plus grande jalousie de son petit ami. Elle était dans sa classe. Il n’avait pas la tête à se concentrer sur les filles car pour le moment, il était vraiment face à face avec sa copie. Le professeur lui donna le signal de départ en lui disant qu’il avait une heure. Il acheva la dernière question en un temps record.

* Déjà ? Etes-vous sûr d’avoir répondu à toutes les questions ?
* Oui, Mrs.
* Je vais vérifier, vous pouvez retourner vous asseoir, Sir Deuil.
* Merci, Mrs.

Cette dernière le félicita. Quel résultat ! PERFECT ! 20/20 ! C’est extraordinaire ! La comtesse voulait le voir lorsque ce sera l’heure de la cantine. Quant à la jeune fille de dix huit ans, elle était très heureuse de faire la connaissance d’un tel garçon et était sûre que c’était parce qu’elle lui avait porté chance deux fois de suite en lui ayant distribué sa copie qu’il avait obtenu 20/20 consécutivement en mathématique et maintenant en physique et en chimie. Elle voulait sortir avec lui à la plus grande jalousie de son petit ami qui l’attendait à la sortie pour mettre les points sur les i.

Jena II la comtesse n’imaginait pas que John Deuil aurait 20/20 alors qu’il est en terminale, et qu’il a un retard considérable sur les autres de ces camarades. Tout cela n’a aucun sens pour elle ! « Mais, d’où puisent-ils de telles acquis, se demande le professeur de physique et de chimie. » A l’heure de la sonnerie, elle ne put s’empêcher de le féliciter encore à nouveau :

* Il n’y a aucune erreur sur votre copie ! Comment faites-vous ? demande-t-elle.
* L’erreur est humaine, répond-t-il avant de partir avec son cartable dans le dos pour rejoindre la prochaine classe, celle d’histoire-géographie, avant de redescendre les escaliers du lycée en direction de la cantine.

La jeune fille de sa classe se mit juste à côté de lui et se présenta à lui :

* Salut, je m’appelle Linda et toi, c’est John Deuil, c’est cela ?
* Comment le sais-tu ?
* Je l’ai vu sur ta copie. Tu es nouveau dans ce lycée parait-il.
* Oui.
* J’ai remarqué que tu n’étais pas très bavard, comment cela se fait ?
* Je ne sais pas.

Soudain, son petit ami débarqua et lui demanda de lui fichtre la paix.

* Arrête de t’intéresser à ma copine ou tu auras à faire à moi, pauvre bourgeois.
* Oui.
* Je suis désolé, John, mais il est très collant, lui. Bon appétit.
* Merci.

À 13H40, vingt minutes avant la reprise des cours, John se redirigea dans la classe d’histoire-géo et avait hâte de faire connaissance avec son nouveau prof. Celui-ci s’avança. Dans les cinquante ans, 2M, cheveux moitié brun moitié blanc, des lunettes qui tombe sur son nez, un aristocrate avec des principes et des manières de se tenir, de se comporter, un jean bleu tout propre, impeccable et une sacoche noire dans laquelle il met des kleenex. Il savait qu’il y avait un nouveau venu et lui demanda ce qu’il connaissait en histoire-géo mais John, toujours aussi avar en propos, s’abstenait de répondre. Quelques murmures sortaient de ces lèvres mais c’était un léger souffle. Le professeur se présenta à lui en disant être Sir Karl Dusty, il s’occupe des terminales ES et des terminales X au lycée Saint Joseph.

Une fois n’est pas coutume, il met John à l’épreuve. Il lui fait faire un contrôle pour tester ces connaissances en histoire et veut savoir de quoi il est réellement capable et si tout le bien qu’on pensait de lui était justifiée. Il disposait d’un gros quart d’heure pour répondre à une trentaine de questions et une fois que Linda lui distribua sa copie, il se mit au travail dès la première seconde. Il avait déjà fini. Il rendit sa copie sous le sourire de la jeune fille qui lança le pari audacieux avec son petit ami qu’il aurait encore 20/20.

* C’était de la chance ce matin en math et en physique, aucune chose pour que cela ne se reproduise de nouveau.
* On dit jamais deux sans trois, répond Linda.

Elle avait vu juste ! Il a eu 20/20 ! Incroyable ! Le professeur était sidéré et lui demanda devant toute la classe s’il n’avait pas tricher. Linda prit sa défense en levant le doigt et en disant qu’elle l’avait vu devant sa feuille pendant le quart d’heure et il n’a pas triché en affirmant au professeur qui était dans l’ignorance totale que John Deuil réussissait vraiment tout ce qu’il faisait. Grâce à cela, il parvenait à s’attirer les bonnes grâces de toute la classe qui l’admirait plutôt que de le détester. Sir Karl Dusty réclame un peu de calme en disant qu’il ferait son rapport concernant la discipline de cette classe à Sir Michael Preston, le directeur du lycée. Les chahuts et les murmures disparurent. Chaque élève prenait conscience que la maîtrise approchait à grand pas et qu’il fallait travailler au maximum pour l’avoir, surtout à Londres, c’est plus difficile que dans les autres pays.

L’heure d’après, le professeur d’histoire-géo faisait toujours cours mais c’était la sonnerie. En profitant d’une pause, tous s’avancèrent vers John en le questionnant de haut en bas sur l’endroit d’où il venait, ces origines, son passé etc. Mais, lorsqu’ils en viennent à son lieu d’habitat, il répondit timidement en comptant ces mots qu’il vivait en Angleterre dans une petite maison et que son père l’accompagnait tout les jours ici.

* Tu es un bourgeois, c’est bien ce que je pensais, dit le petit ami de Linda.
* Taisez-vous, il faut bien admettre qu’il mérite notre respect, je n’en connais pas beaucoup des arrivistes qui font 20/20 dès le premier jour de leur arrivée et dans trois matières consécutives, réplique un autre élève.
* Nous t’apprécions, et moi, encore plus que les autres, ajoute la jeune fille.

Mais, tout ce qu’on pouvait lui dire ne lui faisait ni chaud ni froid, il restait de marbre. Il rangea très vite ces affaires dans son gros cartable et se dirigea vers la prochaine classe en descendant au rez-de-chaussée pour le cours de science-naturel. C’est alors qu’un homme atteignant la trentaine vêtu d’une queue de cheval attachée à un nœud bleu avec une barbe et des moustaches noir se dirigea vers la terminale en chantonnant. C’est lui qui serait le professeur de la matière présente, Sir Charles de Saint Père, la bourgeoisie au plus haut point.

Ce cours serait le dernier pour aujourd’hui. On met encore le jeune homme à l’épreuve. Réussirait-il le coup de quatre ? Toujours est-il qu’on le teste une nouvelle fois en science-naturel pour voir de quoi il était capable. L’attitude bien portant on ne peut plus aristocrate effrayait tout les élèves de la terminale ES sauf John qui gardait toujours son self-control en toute circonstance. Le professeur était peiné de voir qu’un enfant de dix ans était au lycée alors que des grands de vingt ans étaient dans la même classe que lui. Il déplora que, selon lui, il aurait sauté trop de classes trop tôt. Cependant, il retourna sept fois la langue dans sa bouche avant de parler car l’enfant avait peut-être dix ans mais il lui ravala son caquet lorsqu’il obtint 20/20. C’est la première fois qu’on assistait à un tel phénomène si bien que les médias continuaient de mettre la pression à Sir Augustin, le directeur du collège Saint Antoine et maintenant à Sir Michael Preston, le directeur du lycée Saint Joseph qui se trouvait à côté. Ils harcelaient aussi Alexandra en se rendant jusqu’au pas de la porte pour l’interviewer au sujet de leur fils mais elle ne voulait pas se prêter au jeu de la presse et des paparazzis.

À l’heure d’une nouvelle sonnerie, John rangea son cartable et courra aussi vite qu’il le pouvait en voulait crier, hurler à la planète qu’il avait réussi son entrée au lycée. Pourtant, son attitude calme et poser faisait de lui un garçon gentil et modeste de surcroît. Il marcha dans les rues de Londres et se demandait comment il allait faire pour rentrer chez lui vu le trajet qu’il fallait parcourir à pied et vu que son père était encore au travail à cette heure-ci en ayant complètement oubliée de se rendre au lycée. Linda le cherchait partout pour faire un bout de chemin ensemble. Au moment où elle le trouva, celui-ci courra et prit la fuite. Elle se lança à sa poursuite en courant derrière lui et en l’appelant par son prénom mais sa vue commençait à se troubler à cause du brouillard, du paysage qui la gênait et surtout, du bruit des véhicules sur la route. Alors qu’elle croyait l’avoir trouver, elle s’aperçut qu’elle arrêta dans la rue un enfant qu’elle ne connaissait pas et qui ressemblait trait pour trait à John Deuil.

Entre temps, ce dernier s’éclipsa. Tout cela n’était qu’un plan ingénieux conçu de sa part pour échapper à la jeune fille prête à tout pour connaitre son secret. Ce dernier s’arrêta sous une voute où il n’y avait personne et sortit une petite calculatrice où il composa le numéro de sa machine qui était resté au domicile. Comme son père l’avait accompagnée ce matin au lycée, il avait eu le temps de mémoriser le chemin et il lui a suffit de composer le numéro qui se trouvait au dos de la machine pour la faire disparaitre et réapparaitre à l’endroit où il le souhaitait. Il parvenait à la contrôler comme bon lui semblait, car il avait eu le temps de l’inaugurer. Cette dernière apparut donc devant lui et il monta dessus avant d’enclencher le bouton de propulsion qui le matérialisa dans sa chambre. Il descendit les escaliers et se rendit chez sa mère pour l’aider à se débarrasser des médias qui se faisaient un peu trop envahissant. Au même moment, George entra et s’occupa de les éloigner en faisant appel à ces hommes.

* Comment s’est passé ta journée, mon fils ?
* Bien, Papa, et toi ?
* Encore des rendez-vous d’affaires difficiles mais des contrats sont signées et c’est l’essentiel, mon fils.
* Tu n’es pas venu me chercher au lycée, dit John.
* A propos, comment as-tu fait pour revenir à la maison en si peu de temps ?
* Grâce à la machine téléportative, Papa, murmure-t-il.
* Que dis-tu ? demande Alexandra.
* Rien, Maman, répond-t-il avant de retourner dans sa chambre en claquant la porte.

Sa mère était au bord des larmes. L’attitude de son fils à son égard était de pire en pire. Elle se confia à George en lui disant qu’elle ne pouvait plus faire face :

* Vraiment, je me demande pourquoi il se fait suivre chez son psychologue qui ne lui sert à rien, il est de plus en plus agressif envers moi.
* Chérie, il est vraiment sur les nerfs en ce moment tu sais, laisse lui du temps, ces évènements récents qui ont fait qu’il a sauté plusieurs classes l’ont sans nul doute affecté psychologiquement et le docteur Rosenberg a raison de le suivre une fois à la semaine, le week-end. De plus, il faut plusieurs années avant qu’il soit guéri mais j’ai confiance en l’avenir, tout s’arrangera.
* J’espère que tu as raison, répond Alexandra en soupirant.

Cette dernière préparait un nouveau dîner car une nouvelle réunion allait avoir lieu ce soir. Il y aurait de nouveaux invités, toujours des gens de la noblesse et de la haute coutume. Un Portugais était attendu, une Allemande, un Turque, une Congolaise, une Africaine, mais aussi une marquise, une princesse et un émir. Dans sa chambre, John se livrait à de nouveaux tests en allumant de plus en plus de machines et en mettant à l’épreuve son équipement ultra sophistiqué. Il enclencha les systèmes d’allumage de chaque appareil et les brancha sur son ordinateur. C’est de là qu’il commandait et contrôlait chaque engin à qui il donna un ordre.

On ne comprenait toujours pas pourquoi il restait aussi souvent dans sa chambre et pourquoi il se cloisonnait tout les soirs après l’école en refusant systématiquement de voir les invités des réunions qu’organisaient ces parents. Lorsque ces derniers montaient dans sa chambre, ils reçurent une frayeur si grande, si palpable, indescriptible qu’ils rebroussaient chemin en repartant chez eux à tout jamais traumatiser. Le plus curieux est qu’ils refusaient de dire ce qu’ils voyaient, comme ces trois Français qui sont parti après avoir vu quelque chose que même le père de John ne voit pas. Mais, quoi ? Le médecin aussi qui était venu pour ausculter le jeune garçon a pris la fuite après avoir eu une grande frayeur. Mais, tous gardaient le silence et personne ne prit le risque de divulguer quoi que ce soit. Ce phénomène était d’autant plus inquiétant que les invités de cette nouvelle réunion allaient peut-être subir la même terreur.

Arrivée à 21H, Alexandra déboucha une bouteille de champagne qu’elle avait gardé dans sa cave à vin. A l’occasion de la venue d’une marquise, d’une princesse et d’un émir, la famille Deuil devait faire honneur à leur statut suprême. Toujours fidèle à eux-mêmes, ces derniers arrivèrent avec de l’avance car la réunion n’était pas prévu avant 22H et pour les faire patienter, Alexandra leur proposa de boire le thé dans la grande salle. Comme à l’accoutumé, les invités mirent leurs vêtues dans des cintres avant de suivre la maitresse de maison qui les accompagnèrent à la suite 666, la marque du diable. Un peu trop curieux, la marquise n’arrêtait pas de poser des questions au plus grand énervement de George qui faisait tout ce qu’il pouvait pour se contrôler.

* Mrs, avez-vous un loulou de Pomeranie ?
* Non, Marquise.
* Juste ciel ! Très chère, l’aristocratie qui se respecte veut qu’une maitresse de maison possède dans sa demeure un animal noble, élégant et oisif.
* Pourquoi ne parlez-vous pas princesse ? demande Alexandra.
* Je ne suis pas de nature très bavarde, répond-t-elle, d’une voix très clair.
* Voulez-vous encore du champagne Mrs ? Allez-y, servez vous !

Soudain, une invitée mystère arriva en calèche avant de sonner à la porte des Deuils. George, le maitre de maison, ouvrit. Mrs Cassie, c’était une Londonienne fortunée qui rejoignit les autres bourgeois à la suite 666. Il la soulagea en mettant ces vêtements sur un cintre. Elle monta les escaliers, et prit place. Alexandra lui servit une coupe de champagne et porta un toast à la nouvelle venue d’autant plus que la réunion allait avoir lieu d’une minute à l’autre. Il était 22H et c’était l’heure de dîner. La maitresse de maison les fit changer de suite en reconduisant ces invités au sous-sol. Direction la 123 ! Les couverts été déjà préparés avec les serviettes. George claqua des doigts pour que le serveur leur apporte les entrées tandis qu’Alexandra se dirigea vers la cave pour prendre et déboucher une bouteille de vin 1988 après la mise en bouche du champagne. Ou mon oreille me trompe, ou, sur les lèvres des chrétiens, plus Dieu se tait, plus Jésus cause.

Pendant ce temps, John continua d’expérimenté sa machine de téléportation car il n’a pas oublié ce rendez-vous qu’il aurait Dimanche à 18H avec Sir Ben Warren Huygens dans la tour de l’horloge au palais de Westminster juste devant la grande cloche. Il voulait être sûr qu’il atterrirait au bon endroit et qu’il pourrait calculer le point où il échouerait si jamais cela se passerait mal. Très perfectionniste, il ne négligeait aucun détail. Il poursuivit avec des données scientifiques qu’il écrivait à l’encre rouge pour se souvenir de tout. Par exemple, il connaissait l’adresse postale du British Museum. Dans le but d’un essai et pour s’assurer que la machine reste en parfaite état de marche, il la programma pour qu’elle le propulse à Great Russell Street, London WC1B 3DG. Il s’habilla vêtu de noir, une cagoule sur la tête et des gants noirs. Il porta un de ces masques que son père avait acquéri aux enchères de la National Gallery lors du week-end dernier. Il monta dessus et appuya sur le bouton de propulsion qui le désintégra et qui l’envoya juste devant le musée sous la brume de la nuit étrangère d’Angleterre où il aperçut une calèche avec d’autres personnes vêtu de noir.

Il fit disparaitre la machine en la rendant invisible et s’avança vers le musée. Il aperçut deux gardes qui gardaient l’entrée. C’est alors qu’il eut l’idée saugrenue de faire diversion pour pouvoir se faufiler à l’intérieur. Ils entendirent quelqu’un et demandèrent ce que c’était. Ils quittèrent l’entrée du musée pendant quelques secondes pendant que John entra incognito. Il se dirigea vers des tableaux comme Mona Lisa ou Léonard de Vinci peint à la main et il aperçut d’autres sculptures au loin mais il ne pouvait plus passer à cause du système de sécurité ultraviolet et des rayons infrarouges. C’est alors qu’il sortit sa petite calculatrice électronique qui lui avait permis d’appeler sa machine téléportative pour rentrer chez lui lorsqu’il a quitté pour la première fois le lycée aujourd’hui. Il composa un code qui lui permettait de désactiver tout les systèmes de sécurité du musée. Il s’avança. Il voulait s’assurer que la pierre de Rosette n’avait toujours pas été retrouvée et que Scotland Yard ainsi que les autres services secrets ne mentaient pas en faisant circuler une fausse information. Effectivement, elle n’y était plus derrière son cadran.

John pensa qu’il était temps pour lui de repartir maintenant. Mais, il avait oublié que les rayons ultraviolets et infrarouges désactivées ne duraient pas très longtemps et que ces derniers réapparaitraient maintenant dans quelques secondes. Entre temps, les caméras de vidéosurveillance signalent un intrus. Les gardes déclenchèrent l’alerte. Mais, le jeune garçon a déjà quitté le musée et il fit réapparaitre rapidement sa machine avant de repartir dans sa chambre sans que personne ne l’es vu. Il descendit de la machine et respira de l’avoir échappé bel. Il ôta ces vêtements, sa cagoule et ces gants noir avant de retirer son masque en dernier.

Au musée, il s’agissait sans nul doute d’une fausse alerte, pensait un garde, puisque rien a été volé cette-fois. Quant aux invités qui dînaient toujours dans la suite 123, ils n’osèrent pas s’aventurer impunément dans les escaliers qui menaient jusqu’à la chambre de John Deuil. Il était déjà quatre heures du matin. La maitresse de maison était félicitée pour l’excellent vin qu’elle leur a gardé au frais. Ils repartirent en oubliant pas de reprendre sur les cintres leurs vêtues car ils devaient aller jusqu’à l’aéroport de Londres pour retourner dans leurs pays respectifs, sauf pour Mrs Cassie, la dernière invité inattendue qui, elle, vivait en Angleterre. Elle informa la famille Deuil qu’il serait bon de l’inviter à la prochaine réunion qui aura lieu demain soir pour faire plus ample connaissance. Elle lui donna son adresse en lui demandant de venir prendre le thé dans la journée de demain pendant que son fils serait au lycée et pendant que son époux travaillerait. Avant de partir, la marquise donna à Alexandra l’adresse où elle pourrait se procurer un loulou de Poméranie.

Une fois les invités parti, elle rangea les bouteilles qui été encore pleine dans la cave à vin qu’elle ressortirait demain. Elle n’allait pas déboucher une bouteille tout les jours ! Dans sa chambre, John s’endormit alors que ces parents éteignirent la suite 666 et la suite 123 qu’ils avaient allumées en cette occasion. Ils se dirigent vers leur lit, fatigué, épuisée par la journée qu’ils viennent de passer.

À l’aube de la journée de ce 04 Octobre, les Deuils se réveillèrent. George demanda à son fils de faire attention avec la machine et de s’en servir le moins possible mais John n’allait pas prendre les transports en communs pour satisfaire son père. Il remonta dans le système de téléportation pour se rendre dans son lycée et retrouva Linda qui l’aborda :

* Bonjour, John.
* Bonjour.
* Dis-moi, où étais-tu hier ? Je t’ai cherché comme une folle !
* Comment cela où j’étais ?
* Écoute, tu as quitté le lycée en même temps que moi hier, pourquoi t’es-tu sauver comme cela ?
* Je ne me suis pas sauver.
* Essaierais-tu de me caché quelque chose ?
* Non.
* De toute manière, je suis obstiné et si tu me mens, je le saurais tôt ou tard. J’espère que tu auras encore que des 20 aujourd’hui.

La première heure du matin allait être un cours de technologie. Une fois que les élèves arrivèrent tous dans le préau, ils eurent à faire à Sir Androsio Dufresnois. Un nom nouveau que ne connaissait pas John qui monta les escaliers du lycée en compagnie de Linda elle-même suivie par son petit ami qui surveillait le jeune garçon du regard. Il se méfiait de lui. Le professeur utilisa ces clés pour ouvrir la porte de la classe et alluma les lumières en priant les terminales de ne pas faire de bruit. Ce dernier avait la tête dans le cirage, il n’avait même pas bu son café. Un gros italien obèse atteignant la quarantaine 1M40 vêtu d’une blouse rouge pâle, il portait des boucles d’oreilles, un bracelet, un pendentif, avec d’autres bijoux sur lui. Il parlait comme un aristocrate lui aussi mais se caractérisait pour être un malentendant. Il portait des écouteurs dans les oreilles pour entendre ce qu’on lui disait. Il essuya le tableau de la veille avec le chiffon mais les jeunes ne pouvaient s’empêcher de rire de lui car on l’appelait « l’essuyeur à tout faire. » Avec son ventre, il arrivait à essuyer les traces de craies.

Au moment de faire l’appel, il savait que John Deuil était le nouveau de cette classe. Il lui demanda ce qu’il savait faire en technologie. Sait-il souder deux embouts ?

* Mettez-le à l’épreuve, Sir, mais je vous préviens, tous ceux qui l’ont défié s’en sont mordu les doigts jusqu’à présent. Il n’obtient que des 20/20 ! C’est un vrai génie ! s’exclame le petit ami de Linda en se moquant de lui.
* Sir Patrick Hall, je vous dispense de vos réflexions et par ailleurs, vous me copierez cinq cent fois pour demain, « je ne dois pas parler en classe sans avoir la parole ».
* Bien fait ! murmure Linda en contemplant John.

Cette dernière s’occupe toujours de la distribution des copies et donne sa feuille au jeune homme en lui faisant un clin d’œil. Lui, il rougissait. Un quart d’heure après, le professeur lui donna enfin l’ordre de commencer mais il avait déjà fini vu le temps qu’il avait mit pour se décider. Toute la classe riait mais pas le professeur qui demanda à John pourquoi il n’avait pas attendu son signal. Il lui répondit qu’il ne lui avait pas donné à la seconde qui a suivi la remise de la copie. Il écopa tout de même d’un avertissement car une punition aurait été d’autant plus injustifiée et de mauvaise foi qu’il ne s’était pas mis en faute. D’ailleurs, cet incident fut rapidement balayer lorsqu’il reçut encore 20/20.

Le professeur voulait voir ce qu’il avait dans le ventre et le poussa à accepter la partie « pratique ». En terminale, ce n’est pas une sinécure car il y a beaucoup de connaissance qu’il faut posséder pour parvenir à s’en sortir. John releva le défi du professeur de technologie. Il prit deux sondes dans ces petites mains d’enfant de dix ans et courageusement, il devait souder quelque chose. La fumée partait un peu dans tout les sens et il avait du mal à tenir correctement l’embout. Il tremblait. Le prof l’aida en le soutenant aux poignets même si son poids n’était en rien la situation, car l’essentiel était de mener le projet à son terme et que la manipulation soit un succès. Bravant tout les dangers, John ôta les poignets de son prof qui se faisait pensant et voulut continuer seul, il avait saisi ce qu’il fallait faire et parvint jusqu’au bout à souder. Ca à bien failli cramer, c’était de justesse.

Il a eu les doigts brulé dans l’impact. On demande à le conduire de suite à l’infirmerie. C’est Linda qui accepte et qui le conduit tout en bas du lycée. On lui mit des pansements et on lui demanda s’il avait mal mais courageux comme il était, il ne voulait pas se plaindre. Il souffrait en silence. Néanmoins, les infirmiers du lycée Saint Joseph étaient des jeunes femmes responsables. C’est alors que le proviseur arriva et demanda à le recevoir dans son bureau. La jeune fille s’extirpa de ce lieu car elle connaissait bien le proviseur et pressentait qu’il allait sèchement lui administrer une remontée de cale sérieuse. Il le fit monter les étages d’une seule traite et arrivée tout en haut, il lui demanda de s’asseoir pendant qu’il prit son carnet de correspondance, les relevés de note de son passé, les appréciations généraux de ces professeurs, une fiche complémentaire et autres pour garnir son bureau pauvre de rien.

*Il existe deux façons d'aller à la sagesse: se priver de tout, c'est dangereux; la satiété est plus sûre.* La première question qu’il lui posa concerne son intégration au sein du lycée Saint Joseph en lui faisant très justement rappelé que Sir Augustin, le directeur du collège Saint Antoine lui a demandé de bien s’occuper de lui.

* John, voici maintenant quatre jours que vous avez intégrer notre lycée. Comment vous y sentez-vous ?
* Pour un mortel, je dirai que tout va bien.

Le proviseur ne se contentait pas de ce mot et voulait que le jeune garçon parle un peu plus qu’il ne l’est en train de faire. Malgré tout son acharnement, il n’arriva à rien lui soutirer de plus. C’est alors qu’il prit ces anciens relevés de notes de ces anciens professeurs. Il lui relit à voix haute ce qu’ils disaient même s’il le savait déjà depuis bien longtemps. Dans sa fiche de renseignement, il devait noter la discipline de la nouvelle recrue en terminale ES sur ordre de son confrère harceler par les médias au sujet du cas de John Deuil. Sur ces relevés de note, le proviseur lui fait remarquer qu’il n’a jamais eu 19/20 ou 99/100 mais toujours la note maximale. Il lui demanda s’il ne trichait pas en lui disant que cela faisait un peu gros que de ne jamais faire d’erreur et que tôt ou tard, on finirait par démasquer l’imposture alors il valait mieux pour lui de dire la vérité. Mais, quelle vérité ? C’est seulement trois heures après que le proviseur le libéra enfin de son bureau pour la cantine. Il le remercia très poliment du temps qu’il lui a consacré et partit.

Il rejoint Linda qui lui demanda comment s’est passé ce rendez-vous avec le proviseur du lycée qui est réputé pour être une belle peau de vache. Avec lui, il a été gentil à première vue mais il allait continuer de s’acharner sur lui jusqu’à ce qu’il perce son secret. Comment fait-il pour toujours avoir la note maximale dans tout ce qu’il entreprenait ? A chaque contrôle, à chaque bilan, il recevait toujours la note la plus grande et se demandait après pourquoi on le faisait sauter de classe en classe. Ce petit génie intriguait bien les professeurs qui se demandaient ce qu’ils allaient faire de lui.

À 14H, un nouveau cours s’annonça. Une jeune femme aristocrate de trente cinq ans, cheveux longs, châtain clair, 1M77, les yeux bleus s’avança pour ce cours d’Anglais. Son nom : Mrs Amy Bourgeaise. Elle fit l’appel de la classe et trouva le nouveau venu, Sir John Deuil à qui elle lui témoigna de son profond respect. Elle voulait le tester mais plutôt que de lui faire faire un contrôle, elle lui donna un livre d’Anglais et lui demanda de lire tout le texte pour juger de sa prononciation dans la langue.

Tous l’écoutèrent avec une grande désinvolture et furent choqués de voir qu’il parlait aussi bien la langue. Le professeur l’était tout autant. Elle marcha vers sa table et sa chaise au fond de la classe pour lui demander comment il faisait. Il répondit qu’il ne savait pas. Les élèves mirent du temps pour s’en remettre alors que Linda contemplait de plus en plus amoureusement le jeune garçon pour qui elle s’était éprise d’une très grande infection et d’une énorme admiration. Son petit ami en faisait d’ailleurs les frais car elle ne le regardait même plus depuis l’arrivée de ce super génie.

Le professeur était sidéré de voir qu’un tel phénomène puisse exister. En vingt ans de carrière, elle n’avait jamais vu cela. Elle savait qu’en l’ayant défié à l’oral, il ne pouvait pas tricher même si ces soupçons étaient d’autant plus injustifiés qu’il n’a jamais pensé à le faire. A cause de son cas, le camp professoral s’arrachait les cheveux. Il les rendait fou ! Un tel degré de perfection n’existe pas même chez le plus grand étudiant Londonien à l’université. C’est tout simplement hallucinant !

Mais, John en avait assez qu’on vantait toujours ces mérites. Noble comme il était, il voulait qu’on s’acharne sur un autre pour changer. Mais, hélas pour lui, il a montré un don si grand qui lui était impossible d’avoir la paix à présent. Les reporters s’infiltraient chez les Deuils et interviewaient sans cesse la maitresse de maison qui se souvenait de la promesse qu’elle avait faite à Mrs Cassie, l’invité à la réunion d’hier soir. Elle se rendit en calèche vers sa demeure pour prendre le thé.

Elle le lui avait promis et lorsque Mrs Alexandra Deuil faisait une promesse, ce n’était certainement pas pour reculer à la dernière minute. Elle laissa pantois les médias qui n’avaient plus qu’à repartir comme ils étaient venues, eux-mêmes neutraliser par les gardes du corps de la maison royal. Entre temps, le professeur d’Anglais libéra les élèves et félicita John pour son incroyable sens de la modestie. Avec sa classe, celui-ci se dirigea maintenant vers le cours de latin en grimpant d’un étage. C’est alors qu’il fit la connaissance de son nouveau professeur, un bourgeois extrême vêtu de blanc pâle, sa mallette de travail était aussi princière que ces petites manières. Sa façon de marcher était digne des plus grands aristocrates. A son attitude, il ne devait se nourrir que de caviar. Environ vingt huit ans, 2M77 de hauteur, un long nez, des longs yeux, une toute petite pomme d’Adam, des manches qui remonte jusqu’à ces avants bras, des bretelles en or, une montre plaque et or, une bague inestimable, un rubis autour du cou et des chaînes couleur feu. Son nom : Sir Ethan, treizième du nom.

Il mit le doigt sur John en lui demandant de venir jusqu’à lui et de parler en latin. C’est ce qu’il arriva à faire. Il lui demanda ensuite de retourner s’asseoir. Avec lui, le tableau était toujours propre, il était aussi perfectionniste qu’on peut l’être et avait des similitudes avec le jeune garçon. Il était très efféminé pour un homme et marchait avec des talons en forme de piquants. Il demanda à toute la classe ce qu’ils ont mémorisés sur le cours de la semaine dernière. Linda répondit que la semaine dernière, Sir John Deuil n’était pas encore parmi eux. Toute la classe se mit à rire et accusa la jeune fille d’être amoureuse de lui.

* Sir Patrick Hall, au tableau !
* Oui, Sir.
* Traduisez-moi cette phrase du latin à l’Anglais s’il vous plaît.
* Oui, Sir.
* Parfait, merci Sir Patrick Hall. Vous pouvez retourner vous asseoir.

Toute la classe étudia le cours avec attention et John se demandait quand est-ce qu’il allait recevoir un contrôle dans cette matière là. Mais, il n’obtint pas satisfaction. Sir Ethan, treizième du nom, ne lui laissa aucune chance de montrer de quoi il était capable et ignora la présence du jeune garçon. A la sonnerie, il quitta précipitamment le lycée lorsque Linda avait anticipé sa sortie en l’attendant dehors. Elle marcha avec lui dans les rues de Londres pour le ramener jusqu’à chez lui. Ce dernier se voyait mal faire réapparaitre la téléportation devant l’envahissante présence de sa camarade. Il cherchait ce qu’il pouvait faire pour se débarrasser d’elle quand, tout à coup, il eut l’idée de lui inventer qu’il avait un rendez-vous très urgent avec son médecin car depuis ce matin, il toussait. Elle se proposa de l’accompagnée mais il ne voulait pas. Avant de partir, elle lui donna son premier baiser sous le regard de son petit ami ou ex petit ami qui hésitait entre casser la gueule de John ou comprendre que c’était fini avec Linda. Intelligemment, il comprit de lui-même et partit.

John se dirigea vers l’endroit où la machine téléportative était invisible. Il reprit sa petite calculatrice qu’il dissimulait à tout le monde et qu’il prenait le soin de toujours garder dans la poche de son pantalon. Il composa le numéro de la machine qui disparut de sa chambre pour réapparaitre devant lui. Il monta dessus et il fut dématérialiser et désintégrer avant de retourner dans sa maison. Ouf ! Demain allait être le dernier jour avant un week-end bien méritée entre la psychologue, les musées et surtout, son rendez-vous auquel il n’arrêtait pas de penser. Il sortit de la machine avant de la rendre invisible aux yeux des femmes de ménage et bonnes qui ne se sont jamais aperçus de ce que John faisait toujours solitairement.

Comme d’habitude, il descendit les escaliers de sa maison mais ne trouva personne. Pour une fois, John resta seul dans sa luxueuse maison et profita de l’absence de ces parents pour allumer la suite 666 servant habituellement à faire patienter les invités en attendant le dîner. Il ouvrit alors un passage secret en composant un numéro grâce à sa calculatrice que lui seul connaissait. Il descendit les marches d’un escalier souterrain qui le mena tout droit dans un couloir mystérieux, sombre et macabre. Il alluma la lumière et s’avança dans une autre pièce. Où allait-il ? Que faisait-il ? Pourquoi dissimule-t-il l’entrée de ce passage ? Comment est-il informé de son existence ? Au même moment, son père rentra du travail. Il était coincé. Il ne pouvait pas courir le risque de sortir du souterrain en la présence de son père. Il composa alors un code mystère qui éteignit la suite qu’il avait allumé ainsi que la pièce du couloir et il savait qu’il pouvait se téléporter que lorsqu’il était dans sa maison mais avait grand besoin de sa machine lorsqu’il s’agissait de longs trajets. C’est alors qu’il disparut du souterrain comme par enchantement.

Il rangea sa calculatrice à l’abri avant de descendre les escaliers en faisant croire à son père qu’il venait à peine de rentrer du lycée. Au même moment, John entendit les pas de la calèche. C’était sa mère qui rentra après avoir fait plus ample connaissance avec Mrs Cassie dans sa demeure Londonienne autour d’un thé. D’ailleurs, ce soir, elle se joindrait aux invités de la réunion attendue qui aurait lieu à 21H30, un peu plus tôt que d’habitude. Les parents étaient heureux de voir un peu leur fils alors qu’il passait sa vie enfermer dans sa chambre et la journée, il était au lycée. Content, il informa son père qu’il avait donné son premier baiser à une fille de sa classe. Il était très heureux pour lui et il lui demanda de faire venir cette jeune fille ici quand il le souhaiterait. Il savait qu’il se nouait d’amitié avec Linda qui voulait en savoir plus à son sujet, c’est ce qui lui causait d’ailleurs autant de soucis.

Ce soir, de nouveaux invités prestigieux viendraient dîner. Il y aurait un aristocrate Suisse, un Polonais, une Tunisienne, une Marocaine, une Luxembourgeoise et une Anglaise si l’on compte Miss Cassie. Et, comme d’habitude, John s’enfermerait dans sa chambre et continuerait des expériences scientifiques de plus en plus étranges. Ce dernier repensait sans cesse au coup de téléphone du chercheur, scientifique et astronome, Sir Ben Warren Huygens. Il ne l’appelait pas bien qu’il possédait son numéro. Il préféra attendre dans l’angoisse jusqu’à Dimanche soir à 18H où il en aurait enfin le cœur net sur cette histoire. En attendant, Alexandra déboucha une bouteille de rosé alors que les invités arrivèrent. Sir George pria son valet de les soulager en plaçant leurs vêtements dans des cintres.

Ensuite, ils prirent place dans la suite 666 pour prendre l’apéritif avec des mise en bouche et du rosé en attendant dîner. Les conversations commençaient sous la colère de John. Que cachait-il dans ce souterrain ? Pourquoi tant de mystères ? Toutes ces questions sont d’autant plus frustrantes que nous allons de surprises en surprises. Soudain, Mrs Alexandra s’aperçut qu’il manquait quelqu’un qui était parti. Où était l’aristocrate Suisse ? Il était près des escaliers et monta les marches, une à une, en arrivant près de la chambre de John. La maitresse de maison demanda à l’invité Suisse de redescendre immédiatement mais celui-ci ouvrit la porte et trébucha du haut de l’escalier tellement il a eu peur. Il est mort sur le coup. Sir George appela une ambulance. Que s’est-il passé ? John resta dans sa chambre et lorsque sa mère arriva, elle trouva son fils qui faisait ces devoirs et qui dit avoir entendu un grand cri. L’ambulance arriva mais il n’avait plus lieu d’aller à l’hôpital. La chute était tellement violente qu’il y est resté à l’atterrissage.

Le maitre et la maitresse de maison s’excusèrent auprès des convives qui avaient l’appétit couper suite à tout ce sang qu’ils ont vu par terre si bien que l’aristocrate Luxembourgeoise se mit à crier, à hurler. Mrs Cassie qui s’était jointe à eux ne comprenait pas ce qui s’est passé. Elle n’a pas vu l’aristocrate Suisse partir de la suite 666. C’est très étrange ! Elle s’excusa auprès de Mrs Alexandra Deuil et lui demanda de la réinviter lorsque les choses retrouveront leur calme. Tous ces évènements devenaient de plus en plus étranges, mystérieux et inquiétant. On ne comprenait pas. John fut agressé par sa mère qui lui demanda ce qu’il avait vu avant qu’il tombe. Il répondait qu’il n’en savait rien et qu’elle n’avait qu’à un peu mieux surveiller les étrangers qu’elle faisait venir ici, tout ça, pour perpétuer une vieille tradition dont tout le monde se fiche. Il reçut une gifle de sa mère qui l’informa qu’il sera privé de jeux vidéo pendant un mois. Courageusement, fier, orgueilleux, il lui répondit droit dans les yeux que cela ne changeait rien et qu’il le savait de toute façon. Sir George rejoignait l’opinion de sa femme qui pensait que le suivi en psychologie ne lui servait à rien. Il voulait en parler au docteur Rosenberg qui devait le voir Samedi.

En attendant, tout le monde s’endort paisiblement en attendant le lendemain matin où John ne déjeuna même pas qu’il partit avec sa machine au lycée. Il boudait. Linda lui demanda comment s’est passé ce rendez-vous avec son médecin et ce qu’il avait. Il lui répondit que c’était rien et que tout allait bien. Le premier cours de ce Vendredi allait être en économie-droit avec Mrs Fabienne Duchmock, encore une bourgeoise. Yeux bleues, cheveux bleues, de larges sourcils, 1M65, une robe longue qui touchait ces chaussures en diamant/or.

Tout cela ne déstabilisait pas John qui restait de marbre suite à ce qui s’est passé hier soir, il repensait et revoyait en vision les moindres souvenirs de ce qu’il a fait lorsque ces images se brouillèrent quand il entendit son nom au moment de l’appel de la classe.

* Sir John Deuil, vous êtes le petit nouveau du lycée Saint Joseph, j’ai beaucoup entendu parler de vous comme tout le monde ici.
* Merci, Mrs.
* Votre conduite est exemplaire mais j’espère qu’elle le restera.
* L'intelligence, c'est ce qui fait qu'on s'abstient de conclure.

Immédiatement, il fut remis à l’épreuve avec un nouveau contrôle. Il eut encore 20/20 et rendit sa copie en cinq minutes. C’est impressionnant car on avait l’impression qu’il allait de plus en plus vite pour répondre aux questions sous le regard inquiet de Linda qui sentit que quelque chose n’allait pas. Au moment de la récréation, il resta isolé près d’un arbre et pensait encore à cet incident d’hier. A ce moment, la jeune fille blonde arriva et lui prit la main en lui demandant ce qu’il avait. Il refusa d’ouvrir la bouche jusqu’à la reprise des cours. Mrs Duck de Bourg, la prof de Français, à la bourgeoisie extrême que connaissait John Deuil allait achever cette dernière journée avant le week-end. Elle critiqua la tenue vestimentaire des jeunes demoiselles, y compris Linda sous l’énervement du jeune garçon qui la défendait.

* Oh, mais qui vois-je ? Le petit génie ! Savez-vous que nous sommes harcelés par les médias à cause de vous ? Levez-vous !
* Oui, Mrs.
* Et, c’est tout l’effet que cela vous fait ! Je vous signale que votre QI n’est pas encore connu à ce jour et on ignore tous votre véritable potentiel, je sais de source sûr que comme dans vos classes rébarbatives d’initiation, vous continuez encore d’avoir que des 20/20 à chaque contrôle, à chaque bilan, si bien que vous nous avez fait perdre la tête au collège Saint Antoine.
* Je m’en excuse, Mrs.
* J’imagine que vous vous rendez compte de la chance que vous ayez, Sir Deuil, d’avoir l’opportunité de passer votre maîtrise l’année prochaine et de l’avoir seulement à un âge très avancée.
* Oui, Mrs.
* Les plus grands scientifiques de Londres et du monde entier se penchent sur votre dossier, je pense que vous le savez ?
* Oui, Mrs.
* Quel effet cela vous fait-il de vous trouver une star à dix ans, Sir John Deuil ?
* Je ne sais pas, Mrs.
* Hum…toujours aussi avar en propos, à ce que je vois…Rasseyez-vous !
* Oui, Mrs.

Chaque Vendredi était un supplice pour les terminales ES qui se retrouvaient face à la plus bourge des bourges qui critiquaient les tenues aussi bien des demoiselles que des jeunes hommes. Arrivée à 17H30, elle les libéra. John fit un bout de chemin avec Linda qui cherchait toujours à en savoir plus sur lui. Elle voulait savoir ce qu’il lui cachait en réalité. Le jeune garçon lui répondit qu’il voulait l’inviter à la réunion qui aurait lieu ce soir chez ces parents, dans sa maison d’Angleterre. Elle lui jura sur la bible de venir avec les transports en commun. Ce dernier disparut en la laissant toute seule pour faire apparaitre la téléportation. Une fois qu’il regagna sa chambre, il se faisait beau et attendait la venue de Linda ce soir au dîner. Il en fit part à son père qui était très heureux d’accueillir la petite amie de son fils à condition qu’elle soit une aristocrate bien élevée et à condition aussi qu’il quitte sa chambre exceptionnellement pour se présenter aux invités. Il n’allait pas rester enfermer alors qu’il recevrait sa petite amie.

Il se faisait beau à l’occasion et son père lui mit un costard/cravate si bien que même en méprisant l’hypocrisie au plus haut point, lui aussi allait finir par devenir hypocrite. Les nouveaux venus allaient être un Russe, Un Cyprien, un Hollandais, un Irlandais, une Mexicaine, une Haïtienne, une Italienne, le Duc Saint Jean de Louisiane, un Roi d’Angleterre, le Seigneur qui gère la garde royal du palais de Westminster. Toutes et tous de valeureux aristocrates. Le maitre et la maitresse de maison demandent à John de les accueillir comme il se doit en attendant l’arrivée de Linda coincé dans les embouteillages des transports. Les étrangers arrivèrent et demandèrent à John de leur servir d’escorte pour visiter toute la superbe maison dont ils ont tant entendu parler de la famille Deuil.

* Messire, voulez-vous un rosé ? demande Alexandra.
* Oui, répond le Seigneur.
* Mon Roi, voulez-vous du rosé ?
* Une petite goute, très chère.
* Et vous, mon Duc ?
* J’ai entendu parler de ce grand cru, en avez-vous dans votre cave à vin ?
* Je vais vérifier, répond Alexandra qui se presse d’aller exécuter les volontés du Duc Saint Jean de Louisiane.
* Merci, Mrs. J’ai eu quelques difficultés pour trouver votre maison, elle est assez loin.
* Oui, nous y vivons depuis la naissance de notre fils, elle est à notre convenance.
* John Deuil, avez-vous des frères et des sœurs ? demande le Roi.
* Non, répond-t-il. Je suis fils unique.
* Comme c’est dommage, répond le Roi, vous devez mépriser cette vie, jeune homme.
* Je m’en pas plus mal ! s’exclame John.

Au même moment, Linda arriva et il l’embrassa en la présentant à celui-ci, au Duc, au Seigneur ainsi au Russe qui venait d’arriver, au Cyprien, au Hollandais aussi sans oublier le bourgeois Irlandais, la Mexicaine, l’Haïtienne et l’Italienne. D’ailleurs, cette dernière critiqua durement le vêtu de la jeune fille. John promit de réparer tout de suite cette erreur en emmenant Linda dans sa chambre pour faire des essais sur une robe bourgeoise. Elle se complaisait dans cette situation même si la remarque de l’aristocrate Italienne lui a déplu. C’est la première fois que John accepta de faire monter quelqu’un dans sa chambre.

En même temps, comme il y avait certaines robes appartenant à sa mère, il fallait qu’il le fasse. C’est alors que contrairement à d’autres, Linda ne prit pas la poudre d’escampette en étant au seuil de la chambre de son petit ami. Elle la trouva même très jolie et si spacieuse. Elle enviait ce luxe. Par chance, elle ne trouva ni la calculatrice, ni la machine de téléportation, ni même ces autres équipements scientifiques qu’il avait rangés avant son arrivée car il se parait à l’éventualité de devoir lui faire faire des essais dans sa chambre.

Il lui demanda d’entrer et de se mettre à son aise sans faire preuve de timidité. Elle éprouvait une certaine anxiété de ne pas être à la hauteur de cette tâche qui lui incombe, celui de donner la meilleure impression possible et imaginable. Elle l’embrassa encore en lui disant que depuis le temps qu’elle était avec Patrick, il ne l’avait jamais mis devant un tel luxe. Ses yeux resplendissaient de joie, elle était si heureuse. Elle comprenait mieux maintenant pourquoi John ne parlait jamais, elle pensait que c’était son éducation qui avait voulu qu’il ne parle pas pour ne rien dire et elle lui fit des excuses pour avoir douter de lui. Il lui répondit qu’elle n’avait pas à s’excuser et que c’était naturel.

Elle descendit les escaliers avec une superbe robe. Elle était méconnaissable. Elle prit place dans la suite 666 avec les autres invités mais c’était déjà l’heure de diner. Il était 22H ! George attrapa son fils pour lui dire que sa petite amie était très belle et qu’il avait du goût. Il le remercia. A table, Linda rougissait devant les questions qu’on lui posait. Elle n’avait pas une famille qui organisait ce genre de réunion et ils ignorèrent qu’en réalité, elle n’était pas aristocrate. Elle est choquée du luxe qu’elle voit. Elle n’aurait jamais cru cela possible et pensait être dans un conte de fée. Elle vanta les mérites de son camarade de classe en disant aux invités qu’il était imbattable et qu’il n’avait que des 20 au lycée. Alexandra prit son fils et lui demanda de la suivre dans un endroit isolé pendant que George leur tiendrait compagnie en attendant le retour de son épouse.

* Que me veux-tu, Maman ?
* N’est-elle pas un peu trop âgée pour toi ? demande la mère.
* Oh, Maman, ne commence pas, s’il te plaît, répond-t-il.
* Chéri, elle a au moins vingt ans.
* Dix huit, Maman, elle n’a que dix huit ans.
* Huit ans, c’est beaucoup ! Tu sais, mon fils, je trouve que tu néglige la bible ces temps-ci.
* Qu’est-ce que tu raconte, Maman ?
* Dimanche, tu va venir à la messe et tu va faire pénitence pour tes pêchés.
* Mais, je ne fais pas de pêchés, Maman. Laisse-moi !
* Je dois savoir, John, est-ce que tu as fourniquer avec cette fille ?
* Quoi ? Mais, Maman…
* Pardonne mon langage cru ! Oh oui, à voir comment tu contemple cette fille, tu as dû le faire, Jésus pardonnez-lui, il ne sait pas ce qu’il fait, tu t’en repentiras mon fils, tu payeras vilain garçon pour ce que tu as osé faire à ta mère.
* Mais, Maman, qu’est-ce qui te prends ?
* Je n’ai rien contre le fait que tu vois une amie mais de là à fourniquer avec elle sous mon toit et celui de ton père, c’est trop !
* Je n’ai rien fait, Maman.
* Prends la bible ! Récite après moi !
* Non, Maman.
* JE CROIS EN JESUS-CHRIST, NOTRE SEIGNEUR ET JE LUI JURE DE ME CONFESSER POUR LE CRIME QUE J’AI COMMIS EN FOURNIQUANT SOUS LE TOIT DE MES PARENTS AVEC UNE INCONNUE ET UNE PROSTITUÉE.
* Maman !!!!
* DIS-LE !!!!
* Maman, je t’en pris, les invités nous attendent.
* TON PÈRE EST LÀ POUR LES FAIRE PATIENTER ! EN ATTENDANT, VAS-Y RÉPÈTE QUE TU ES DÉSOLÉ DE FOURNIQUER AVEC UNE INCONNUE QUE TU CONNAIS À PEINE !!! TU ES ENCORE SOUS MON TOIT !!!
* Non, Maman !!!
* Il te poussera dix cornes sur la tête et tes yeux gouteront à la saveur du diable.
* Maman, je t’en supplie ! Par pitié !
* PRENDS LA BIBLE ET LIS !!! ALLEZ, LIS !!! s’écria-t-elle en le frappant.
* Non, Maman, non…
* Je me demande pourquoi tu te fais suivre chez une psychologue parce qu’à mon avis, tu aurais surtout besoin d’un bon exorcisme, suppôt de Satan ! Envoyé du diable !
* MAMAN !!! NON !!! NON !!!
* LIS LA BIBLE !!! IL SE REPENTIRA POUR TOUT LE MAL QU’IL A FAIT !!!
* NONNNN !!!!!!!!

George se leva de table en entendant comme les invités sa femme et John se disputer. Linda est inquiète et continue de se faire interroger au sujet de son passé, de sa famille… C’est alors que la Luxembourgeoise affirme avec une grande sobriété :

* Je suis certaine que vous n’êtes pas une aristocrate, très chère.
* Si, je le suis, répond-t-elle.
* Vous n’êtes que de la vermine, réplique la Mexicaine.
* Ca suffit, très cher, dit le Duc, vous voyez bien qu’elle est mal à l’aide, cette pauvre.
* Oh, mon Dieu ! s’exclama Linda en pleurant.
* Ne vous sentez pas obliger de quitter la table de la bourgeoisie ! Rentrez chez vous ! s’exclame l’aristocrate Italienne.
* BANDES DE POURRITURES !!!
* Seigneur ! Qu’entends-je ? C’est d’une vulgarité, répond le Roi.
* Elle a été élevée chez les porcs, ajouta le Seigneur.
* ALLEZ-VOUS FAIRE VOIR !!!

Cette dernière se leva de table et quitta brusquement la suite 123 avant de franchir le pas de la maison à tout jamais qui la séparait du monde extérieur sous la désespérance de John qui se lança à sa poursuite dans la rue en courant derrière elle.

* Je t’en pris, Linda, attend.
* LAISSE-MOI !!
* Attend, écoute-moi. Mes parents ne savent pas ce qu’ils disent, il faut leur accorder une chance.
* Non, ce n’est pas de tes parents que vient le problème hélas mais de ceux qu’ils fréquentent, je ne m’y ferais jamais. Excuse-moi, John, mais je dois partir.
* REVIENS !!!

John est désespéré. Il retourna dans la maison mais refusa de retourner dîner à la suite 123. Il monta les escaliers et se cloisonna dans sa chambre une nouvelle fois. Il versa alors des larmes pour la première fois de sa vie. Cela ne lui était encore jamais arriver. Cela prouva au moins qu’il était humain et qu’il avait un cœur et une âme. Son désespoir était si grand qu’il ne pouvait contenir ces larmes. Arrivée à 2H du matin, Alexandra stoppa la réunion en disant qu’elle en avait assez et qu’elle voulait dormir. Les invités repartirent alors que George passa son temps à dire qu’il était désolé mais que cet incident n’était pas prévu. Le Samedi matin, John se téléporta à Trafalgar Square et échoua devant la statue de Nelson. Il se confia à sa psychologue lorsqu’il alla la voir le lendemain en lui racontant ce qui s’est passé hier soir, pendant le dîner. Celle-ci l’écouta tout en esquissant un petit sourire qui paraissait être un faux semblant sur son visage.

* John, je souhaiterai t’interner dans un hôpital psychiatrique, mais il me faut l’avis de tes parents.
* Je ne suis pas fou, Madame.
* Je n’ai pas dit que tu étais fou ! J’ai dis qu’il serait bon pour toi de faire le point en période d’isolement, ne serais-ce qu’un bref séjour, vois-tu.
* Je refuse !
* Et, pourquoi diable refuses-tu ?
* Je pensais que vous étiez différente des autres, en fait, vous êtes aussi pourrit que l’est ma mère.
* John, te souviens-tu de cette vilaine blessure que tu m’as faite à la main droite ? Tu sais, je me fais encore suivre à l’hôpital pour le ciseau que tu m’as planté, et je juge que ton cas doit être suivi en psychiatrie en plus de chez moi.
* Vous ne me comprenez pas, et puisque c’est ainsi, je pars de chez vous, Madame.
* Reste !

Emportée par la rancœur et le mépris qu’il éprouvait envers le docteur Rosenberg, John Deuil quitte précipitamment le cabinet de son psychologue. Avant de repartir à la maison avec sa machine de téléportation, il voulait se rendre chez Linda pour se faire pardonner de tout ce qui s’est passé hier soir chez ces parents. Il se dirigea chez un marchand de fleuriste de Trafalgar et lui acheta un bouquet de roses :

* S’il vous plaît, combien ?
* Cinquante livres.
* Merci beaucoup.
* Bonne journée !

Il retourna dans sa chambre en se téléportant et descendit les marches des escaliers de sa maison avant de dire à son père qu’il n’avait pas le temps de parler et qu’il avait quelque chose à faire qui ne pouvait pas attendre. George se doutait bien de quelque chose en le voyant avec un bouquet de roses à la main et il savait que c’était pour reconquérir sa petite amie qu’il avait fait cela. Il se dirigea à sa maison en calèche et frappa. Comme un gentleman, il se mit à genou et lui offrit le bouquet mais c’était sa mère qui avait ouvert la porte.

* Alors, c’est toi le petit bourgeois qui a fait souffrir ma fille.
* Qui est-ce, Maman ?
* C’est le gosse dont tu m’as parlé hier soir en rentrant de ce fameux dîner, chérie.
* John ?
* Je t’aime, Linda, ne me quitte pas comme ça. Voici ce bouquet de fleurs pour toi en témoignage de mon amour.
* Merci mais excuse-moi, John, je n’en veux pas. Comprends-moi, tu es un garçon génial et très gentil mais je ne me ferais jamais à cette vie qu’est la bourgeoisie.
* Pouvons-nous rester amies au moins ?
* Oui, bien-sûr.

Il repartit. Il savait qu’après le dîner d’hier, tout était fini entre eux. Néanmoins, ils resteraient des amies et ils continueraient à se fréquenter, à se voir au lycée et dehors mais ce sont les sentiments qui ont changés pour l’un comme pour l’autre. Il en voulait à sa mère de l’avoir fait rompre avec sa petite amie alors que depuis qu’il est né, il n’avait jamais gouter au plaisir et à la jouissance d’un amour autre que celui d’une mère étouffante et pesante. Avec l’éducation forcené qu’elle lui a donné, il était obligé de lui obéir mais n’a pas du tout apprécier le fait qu’elle lui fasse lire la bible devant des invités à ces réunions qu’elle organise avec l’approbation de son père pour perpétrer une vieille tradition. Linda n’aurait pas pu se faire à cette vie là car elle ne supportait pas le fait d’être critiquer par des gens hautains qui ne la connaissait pas et à cause de cela, ils ont dû mettre un terme à leur relation amoureuse.

À 14H, il se rendit avec son père en Rolls à la National Gallery au nord de Trafalgar pendant qu’il laissa dans sa chambre recharger les batteries de sa machine téléportative qui lui demanda une grande consommation d’énergie à la moindre utilisation, sa calculatrice, son ordinateur et ces autres appareils technologiques et scientifiques. Pendant ce temps, deux femmes de ménage entrèrent dans la chambre de John Deuil et l’une d’entre fit tomber la calculatrice accidentellement en faisant le ménage. Et, elle marcha dessus. L’autre le lui fait savoir et elle la reprit du sol pour la reposer où elle était en attirant son regard sur la forme très étrange de l’engin et en disant qu’elle n’avait jamais vu des calculatrices comme ça. Est-ce qu’elle marchait toujours après avoir marché dessus ?

En attendant, John et son père continuèrent de contempler des tableaux comme Léonard de Vinci, Mona Lisa, des toiles faites à la main. Des places pour les artistes. Des expositions toujours plus captivantes les unes des autres. Mais, ce qui intéressait le jeune garçon, c’était surtout les fameuses enchères. Cette semaine, il y avait de nouvelles machines électroniques en vente. *Un robot qui parle et qui prend des décisions à la place de celui qui le possède, un ordinateur humain qui a sa propre volonté et qui ne fait jamais ce qu’on lui demande. Un téléphone portable qui parle. Un élixir de jouvence. La copie du Saint Graal. Un tableau qui appartenait à Picasso. Le trident de Poséidon, Dieu des mers et des océans, et une machine à voyager dans le temps.*

L’objet le plus convoitée par John et son père était la machine à voyager dans le temps. Les enchères démarrent !

* J’offre cent mille livres.
* Qui dit mieux ?
* J’offre trois cent mille !
* Qui dit mieux ?
* Cinq cent !
* Continuez ! Qui dit mieux ?
* J’offre huit cent.
* Un million ! s’exclame George.
* Un million une fois, deux fois, trois fois, adjugé pour Sir George Deuil qui a remporté cette machine à voyager dans le temps pour un million de livres.

Ce dernier avait mis le prix mais il était bien content et avait fait promettre à son fils de ne pas utiliser l’engin maintenant. Il fallait d’abord la tester mais en réalité, le père la voulait pour lui afin de retourner dans le passé pour empêcher son mariage avec sa femme. Cela amusait beaucoup John qui avait hâte d’inaugurer cette superbe machine. En revenant à la maison, le jeune garçon était loin de se douter qu’en ce moment même, sa mère était en train de parler avec son psychologue qui lui a dit qu’il avait quitté la séance sans le payer et très tôt ce matin. Alexandra réprimanda son fils et dès le lendemain matin, elle l’emmena de force à l’église de la cathédrale Saint-Paul pour la messe. Elle a organisé une réunion hier soir mais c’est tout juste si elle a montré un sourire car elle était tellement frustrer pour ce qui s’est passé cette semaine qu’elle se voyait mal être heureuse. Elle mit son fils devant la bible et lui demanda d’aller voir le prêtre pour qu’il lui confesse de ces pêchés.

* Maman, laisse-moi !
* VA VOIR LE CURÉ !!! ALLEZ !!! QUE LA HONTE SOIT SUR TOI !!!
* Je te déteste !
* EN VOILA DES FACONS DE PARLER A SA MERE, C’EST CETTE FILLE QUI T’A TOURNÉ LA TETE !!!
* A cause de toi, nous avons rompu, Maman.
* Tant mieux ! Ce n’était pas une fille pour toi ! Je ne veux pas d’une pute comme belle fille !
* Maman, Linda n’est pas une pute.
* VA PRIER !!! LA CREATURE DU MAL EST EN TOI ! ELLE TE TUE ! IL TE POUSSERA DIX CORNES SUR LA TETE ET LA VOIX DE LUCIFER S’INCRUSTERA EN TOI SI JAMAIS TU REFUSAIS D’ECOUTER TA MERE.
* Mais, Maman…
* EXÉCUTION !!!

John se leva et se dirigea vers le père François une fois que la messe était finie.

* Qu’y a-t-il mon enfant ? Tu m’as l’air si dépraver.
* Confessez-le, mon père. Il a pêché !
* Est-ce vrai ? demande-t-il. Sais-tu que ce n’est pas bien de désobéir à son père et à sa mère ?
* C’est ce que je n’arrête pas de lui dire, mon père, il me rend folle, j’espère qu’avec vous, il comprendra. Aidez-le sinon j’ai peur qu’il s’en retourne vers Satan.

John était fragile psychologiquement et sa mère n’arrêtait pas de le bassiner avec des mots sur la bible, le mal et les racines. Le prêtre le confessa en lui demandant de prendre soin de son père et de sa mère car ils sont uniques. Il lui demanda aussi d’écouter ce qu’elle lui disait et qu’il allait sans doute virer dans la folie si jamais il n’écoutait pas. Il rentra à la maison et se prépara à aller dans l’après-midi avec son père au British Museum. Il y alla avec toujours la même Rolls pendant que la reine d’Angleterre Elisabeth II fit un nouveau discours à la population : *« Plusieurs semaines ont passés depuis la disparition de l’œuvre du musée British Museum. Nous n’avons toujours pas retrouvés l’individu suspecté être à l’origine du vol de la pierre de Rosette. New Scotland Yard poursuit encore et toujours inlassablement des recherches infructueuses depuis déjà plusieurs semaines aider en cela par d’autres services secrets dans le monde. Je ne vous cache pas mon désespoir devant cette situation et je réitère ma requête en demandant au responsable du vol de la pierre de bien vouloir se manifester et de restituer l’objet au musée dans les meilleurs délais. Au cas où un nouveau délit de ce genre se reproduirait, les autorités Londoniennes ont mis en place un système permettant de détecter des fréquences de signaux en très forte densité qui empêcheraient tout vol d’avoir lieu dans le futur. J’espère de tout cœur que l’individu courageux se manifestera avant que les choses ne se compliquent encore plus qu’elles ne le sont. Pour la qualité d’image reproduisant la scène le jour de l’enlèvement de la pierre, tout ceci était une idée de ma part et n’était pas complètement au point. Je m’excuse publiquement pour ce désagrément et vous prie de croire que je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour reprendre ce qui appartient au musée et à le restituer à qui de droit. Merci de votre compréhension. »*

Ce message a au moins le mérite d’être clair ! John et son père ont entendus la voix de la reine d’Angleterre comme tant d’autres présents dans le musée. Aujourd’hui allait avoir lieu une excursion pour les étrangers à la National Gallery. Il y avait des expositions artistiques. John Deuil et son père ont passés la journée à contempler les nouvelles modes, les masques aussi dont ils ont fait de nouvelles acquisition. A la tombée de la nuit, tous rentrèrent chez eux gardant en mémoire le discours de la reine d’Angleterre au sujet de la pierre de Rosette. Quant au jeune garçon, il avait un rendez-vous qui a assez attendu. Une fois rentrée à la maison, il monta dans sa chambre pour claquer la porte avant d’activer sa machine mais s’aperçut alors que sa calculatrice ne marchait plus. La femme de ménage l’a cassé ! Inquiet, il parvint néanmoins à la réparer. Il souffla après avoir eu peur et monta dans la machine de téléportation qu’il avait laissé en état de recharge toute la journée.

Il enclencha le système de propulsion et se rendit à la tour de l’horloge du palais de Westminster, juste devant l’horloger, la grande cloche plus connu sous le nom de Big Ben. Il descendit de la machine qu’il fit disparaitre avec sa calculatrice. Il s’avança et trouva derrière un passage le palais protégée par des gardes et au milieu d’eux se trouvait le Seigneur qui a été invité à une de ces réunions par ces parents.

* Que faites-vous ici ?
* J’attends quelqu’un !
* Comment êtes-vous venu ici ?
* En Rolls !
* Où est-elle ?

C’est alors qu’il prit la fuite le plus loin possible pour échapper à cette série de question. Il se mangeait les doigts de ne pas avoir demandé à Sir Ben Warren Huygens un portrait robot. La grande cloche indiqua 18H et toujours personne en vue. Il s’inquiétait alors qu’il était devant l’horloger où il leva la tête dans le ciel pour la voir et il se trouvait devant le palais de Westminster. C’était le point du rendez-vous. Mais alors, où est-il ? Voyant qu’il ne venait pas, il l’appela sur son portable alors que ce dernier arriva juste derrière lui en posant une main sur son épaule pour lui signaler sa présence. C’est alors que John aperçut la seule personne au monde qui lui apporta des frissons. Un dentier, une tenue de médecin blanche, le crâne rasé, des lunettes très fines, très longue, devant ce visage si pâle. C’était lui.

*Conversation entre Sir John Deuil et Sir Ben Warren Hugens.*

* Bonjour, John, je suis Ben Warren Huygens, chercheur, astronome et scientifique de métier, je suis enchanté de faire enfin votre connaissance.
* Moi de même !
* D’abord, merci d’être venu au rendez-vous, je pensais que vous ne viendriez pas.
* L’horloger ne fonctionne pas bien ! Sur ma montre, il est 17H59 et sur Big Ben, il est 18H02. Cette dernière a été déréglée suite aux intempéries de ces derniers jours. Regarde le cadran ! Ne trouves-tu pas quelque chose d’étrange ? L’aiguille la plus petite est sur la mauvaise heure.
* Maintenant que vous me le dites, je ne l’avais pas remarqué… À force de gagner du temps, l'homme d'action perd souvent l'essentiel. Savoir perdre du temps, pour le poète, c'est gagner de l'éternité.
* Certes mais peu importe ! Passons aux choses sérieuses ! Qui êtes-vous ?
* Je travaille dans un laboratoire de recherche et j’ai entendu parler de vos exploits dès votre entrée au lycée. Vous n’avez que des notes atteignant la perfection et ce, dans toutes les matières. Par conséquent, j’imagine que vous comprenez mes motivations ainsi que celle des autres chercheurs et scientifiques, nous voulons vous tester, nous voulons connaitre votre QI et faire de vous ce dont vous n’imaginez pas.
* Il me faut l’avis de mes parents ! Vous savez, j’ai reçu une éducation très stricte qui veut que je ne dois pas suivre n’importe qui et fait confiance à n’importe quoi.
* Je parlerais à vos parents et d’autres scientifiques se joindrons à moi, nous réussirons à vous enlever de votre domicile, que vous le vouliez ou non car votre place est parmi nous, John. Je sais ce que vous cachez dans votre chambre de votre maison et je sais aussi pourquoi vous n’en parlez à personne et pourquoi vous restez tout le temps enfermer.
* Comment cela ? Ce n’est pas possible !
* Je sais aussi qui est à l’origine du vol de la pierre de Rosette au British Museum, je sais tout grâce au petit espion que nous envoyons pour vous faire surveiller, vous, mais aussi tout ce qui se passe en Angleterre. Nous avons la date, le jour, l’heure et la seconde de l’individu qui a dérobé la pierre et nous savons qu’il n’y a que vous qui puissiez changer le cours de l’histoire grâce à la machine à voyager dans le temps que votre père a acheté pour un million de livres hier aux enchères.
* Comment êtes-vous au courant de tout ce que je fais ?
* Et, je sais aussi ce que vous dissimulez comme passage secret dans la suite 666 de votre maison, John, et malgré ce qu’on peut penser, le chiffre n’est pas celui du mal mais ce que vous y cachait à l’intérieur l’est réellement, il faut vous en débarrasser.
* De quoi parlez-vous ?
* Vous souvenez-vous du jour où vos parents été absents, vous en aviez profiter ce jour là en rentrant du lycée Saint Joseph pour allumer la suite 666 servant habituellement à faire patienter les invités avant les réunions qu’ont l’habitude de préparer vos parents chaque soir pour perpétrer une vieille tradition qui remonte à des générations ? Vous aviez ouvert ce passage secret en composant un numéro dont vous seul connaissez grâce à votre calculatrice. Ensuite, vous avez descendu les marches d’un escalier souterrain qui vous menait à un couloir. Vous aviez allumé la lumière et vous vous avanciez dans une autre pièce mais par manque de chance, votre père entre à la seconde qui suit.
* Comment savez-vous tout cela ? Comment est-ce possible ?
* Je vous l’ai dit, John, l’espion que nous avons envoyé nous a tout rapporté. Nous savons tout ce qu’il y a à savoir à votre sujet depuis qu’on a tant parler de vous ces dernières années.
* Ce n’est pas possible !
* Qu’y avait-il lorsque vous vous êtes avancé dans cette autre pièce, John ?
* Je l’ignore !
* RÉPONDEZ ! Il vaut mieux que ce soit moi qui découvre la vérité, alors répondez !
* Un sarcophage.
* Et qu’y avait-il dans ce sarcophage ?
* Une mallette noire.
* Et qu’y avait-il dans cette mallette noire ?
* Une petite boite.
* Et à quoi servait cette petite boite, John ?
* Elle servait à ouvrir un coffre contenant la pierre que j’ai dérobé au musée.
* Ravi que vous l’admettiez, John ! Voici donc le marché, vous me donnez la pierre de Rosette ou je vous dénonce publiquement en vous accablant par la force, vous risquerez alors la prison, et je sais qu’un enfant de dix ans n’a pas envi d’aller en prison donc ce serons vos parents qui irons à votre place pour être suspecter de complicité du vol de la pierre. Réfléchissez, John.
* Qu’allez-vous en faire ?
* Avec cette pierre, je vais contrôler le monde.
* Vous êtes dingue !
* Cette pierre renferme un pouvoir légendaire que vous êtes à mille lieux d’imaginer.
* Un pouvoir ?
* Elle est le symbole du chaos sur Terre. Je vais débarrasser à tout jamais notre planète de ceux qui veulent la contrôler et la diriger. Grâce à vos dons intellectuels et à mes capacités de chercheur, d’astrophysicien et scientifique, nous parviendrons à faire de ce monde perdu une ère nouvelle où règnera intelligence et superficie. Mais, tout ceci n’est qu’un rêve pour le moment mais je compte en faire mon projet n°1 si vous acceptez de coopérer avec moi. En attendant, on vous a élu, choisi si vous préférez.
* Choisi ?
* Oui, John. Vous devez vous joindre à moi, je vais vous présenter à un confrère tout aussi ambitieux que moi, il est professeur de biologie et chimiste, vous travaillerez avec lui dans un laboratoire ultrasecret.
* Quel sera mon rôle ?
* Hormis cela, vous mettre votre talent au service de la science. Vous devrez accepter la création de clonages humains.
* Je dois d’abord finir mes études, Sir Ben Warren Huygens.
* Au diable les diplômes quand on a une intelligence comme la vôtre !
* Ça a l’air assez tentant !
* Je vous préviens, John, il faut que vous me donniez la pierre de Rosette et je pourrais alors vous accorder un avenir en or. C’est du donnant/donnant ! Réfléchissez à ma proposition ! Je vous donne rendez-vous Dimanche prochain, le 14 Octobre, à la tour de l’horloge devant le palais de WestMinister à la même heure qu’aujourd’hui juste devant cette fabuleuse cloche. D’ici là, prenez le temps de la réflexion ! Je serais ici à 18H pile. Et, les aiguilles de l’horloger seront réparés d’ici là par des hommes vaillants et courageux qui n’aurons pas peur de risquer leurs vies en escaladant Big Ben pour grimper jusqu’en haut, John, vous grimperez les échelons en partant du bas de l’échelle, eux grimperons à l’horloger dans la semaine pour réparer l’incident qu’a provoqué les intempéries.
* C’est un beau discours ! Ravi de faire votre connaissance, Sir Ben Warren Huygens.
* Appelez-moi Ben ! L’histoire de la vie n’est (…) qu’un mouvement de conscience voilé de morphologie, disait Teilhard de Chardin.
* À bientôt ! Et, n’oubliez-pas la pierre de Rosette si vous acceptez ma proposition.
* Je n’oublierai pas ! À bientôt !

*Fin de la conversation entre Sir John Deuil et Sir Ben Warren Hugens.*

Celui-ci repartit comme il est venu en laissant John qui se posait plein de questions. Le Seigneur qui contemplait les gardes qui tenaient les portes du palais revoit le jeune garçon qui était obligé de passer par là pour faire réapparaitre la téléportation. Il voulait l’interpeller en lui demandant comment il se faisait qu’il n’était pas chez lui à cette heure ci. La conversation avec Ben Warren Hugens a duré plus de deux heures et il se faisait tard. Cependant, il préféra ne pas lui poser plus de questions en pensant que tout ceci ne le concernait pas après tout. Néanmoins, il trouva bien étrange qu’un enfant de dix ans soit à une telle distance de chez lui et qu’il soit venu jusqu’ici seul qui plus est. Pourquoi d’ailleurs ?

Tout ceci intriguait fortement le Messire qui gardait le palais du Roi lui-même ayant été invité par la famille Deuil lors de la réunion qui avait lieu avant-hier soir. D’ailleurs, ce soir, une nouvelle réunion se préparait commémorant une fête chez les aristocrates. Entre temps, John rentra et ouvrit la porte de sa chambre où il aperçut les nouveaux bourges qui prirent place devant l’homme à tout faire qui soulagèrent les invités en les débarrassant de ce qu’ils avaient sur eux pour les placés dans les cintres. Comme d’habitude, Mrs Alexandra Deuil, la maitresse de maison, les fit patienter dans la suite 666 autour d’un vin Château Margaux 1945, premier cru classé, Margaux Rouge.